



Femmes

sportives

lot-et-garonnaises



LOT-ET-GARONNE
Le Département Cœur du Sud-Ouest

Après les *Femmes citoyennes engagées*, les *Femmes de lettres* et les *Femmes artistes*, voici le 4^e tome de cette série consacrée aux femmes lot-et-garonnaises.

À l'heure où la France ambitionne d'organiser en 2024 des Jeux olympiques et paralympiques strictement paritaires, il nous est apparu évident de consacrer cet ouvrage aux femmes sportives.

Une évidence qui ne l'a pas toujours été tant le sport féminin a longtemps été décrié, avec des arguments d'ordre médical, social ou moral. Pour s'en convaincre, rappelons-nous les mots de Pierre de Coubertin, en 1922, pour qui « *une Olympiade femelle serait impratique, inintéressante, inesthétique et incorrecte* »...

Heureusement, depuis -n'en déplaise au fondateur du Comité international olympique, les femmes ont su conquérir l'égalité et ont maintes fois démontré qu'elles étaient, bien sûr, capables de pratiquer les mêmes disciplines sportives que les hommes.

Si les choses ont grandement évolué, il reste néanmoins du chemin à parcourir, ne serait-ce que pour proposer des salaires de niveau comparable ou encore assurer la continuité des trajectoires sportives, en faisant par exemple en sorte que nulle n'ait à choisir entre maternité et carrière sportive.

Cela passe notamment par une meilleure visibilité dans les médias, par une plus grande place dans les instances dirigeantes et par une lutte quotidienne contre le sexisme dans le sport.

Le Conseil départemental est résolument engagé pour combattre, dès le plus jeune âge, les inégalités sociales et les représentations qui empêchent les femmes de prendre toute leur place dans la pratique sportive, elles qui ne représentent encore aujourd'hui que 38 % des licenciés de l'ensemble des fédérations sportives.

Ce recueil de portraits, dans des disciplines variées, est la preuve de la place grandissante qu'occupent les femmes dans le paysage sportif en général, et tout particulièrement en Lot-et-Garonne.

Bonne lecture à tou-te-s !

Sophie Borderie
*Présidente du Conseil départemental
de Lot-et-Garonne*

Marylène Paillarès
*Vice-présidente en charge du Sport,
de l'Égalité femme-homme et
de la Lutte contre les discriminations*

Sommaire

Se dépasser pour dépasser les préjugés *p. 6-21*

- Introduction *p. 8-9*
- Aérobic**
 - Coralie Jimenez, un mental d'acier *p. 10-12*
- Gymnastique**
 - Des podiums pour Les Patriotes Agenaises *p. 13-15*
- Lutte**
 - Georgette Jean, le sport pour passion *p. 16-17*
- Ski nautique**
 - Chantal Amade-Escot, de la glisse à l'engagement *p. 18-21*

Faire bouger les lignes *p. 22-47*

- Introduction *p. 24-25*
- Rugby**
 - Assia Khalfaoui, la rage de la « Lionne » *p. 26-29*
 - Montserrat Amédée, l'une des pionnières du professionnalisme *p. 30-33*
 - Les jeunes étoiles montantes *p. 34-35*
- Football**
 - Anaëlle Anglais, première footballeuse professionnelle de Lot-et-Garonne *p. 36-38*
- Basket**
 - Romane Bernières, une meneuse de jeu *p. 39-41*
 - Julie Barennes, une talentueuse coach *p. 42-44*
- Billard**
 - Anaïs Dehan, l'étoffe d'une championne *p. 45-47*

Accélérer et passer le relais *p. 48-73*

- Introduction *p. 50-51*
- Athlétisme**
 - Natalie Thoumas, l'envie de réussir *p. 52-55*
 - Joëlle Debrouwer, une championne au destin brisé *p. 56*
 - Christine Pezet-Gonnet, le dopage dans le collimateur *p. 57-59*
- Cyclisme**
 - Mélanie Dupin, une fine stratège *p. 60-62*
 - Catherine Gastou, la patronne des arbitres *p. 63-65*
- Handi-escalade**
 - Lucie Jarrige, toujours plus haut *p. 66-67*
- Tir à l'arc**
 - Carole Ferriou, au cœur de la cible *p. 68-70*
- Voltige**
 - Kathel Brageot, comme un oiseau *p. 71-73*

- Dates-clés :** *p. 75-79*
- Sources** *p. 80-81*
- Remerciements** *p. 82*





Se dépasser
pour dépasser
les préjugés

Se dépasser pour dépasser les préjugés

L'Antiquité semblait présager une démocratisation du sport, sans discrimination sexuelle. Les jeunes filles non mariées participaient même à une compétition : les jeux Héréens ou Héraïa. Ces jeux organisés à Olympie en l'honneur de la déesse Héra avaient lieu tous les quatre ans. Il s'agissait en fait d'une seule course de 160 mètres.



Mosaïque
« des femmes
en bikini »
de la Villa du
Casale, Sicile,
III^e siècle
après J-C -
DR

Mais la place de la femme dans le sport a progressivement régressé. À Rome, elle a juste le droit d'assister aux tournois sportifs masculins, même si quelques Romaines ont été gladiatrices. Au Moyen Âge, le corps de la femme devient tabou ! Son rôle primordial est de procréer et il se doit également de rester féminin. De plus, les loisirs sont incompatibles avec la vie des femmes médiévales, à l'exception de l'équitation pour les femmes issues d'un milieu aisé.

Il faudra attendre 1820 et la signature du premier traité de gymnastique féminine, à Londres, pour que la situation commence à bouger. Ce traité est la première pierre à l'édi-

fice. Il accorde officiellement une place à la femme dans le monde sportif.

L'intérêt grandissant pour la gymnastique, dans la société française du XIX^e siècle, n'est pas anodin. Son objectif est de rendre cette discipline obligatoire dès l'école primaire, afin de préparer physiquement les garçons aux métiers d'ouvrier ou de l'armée, et les filles aux tâches ménagères et autres métiers réservés aux femmes.

En parallèle, les femmes de classe aisée ont accès à certains sports, mêmes mixtes et vus comme des loisirs aristocratiques, tels que le tennis, l'équitation, la natation et la



gymnastique. Ces disciplines sont considérées comme nobles, gracieuses et élégantes. Dès lors, certains sports deviennent « genrés », comme la gymnastique qui « serait » réservée aux filles ! N'a-t-on jamais entendu dire : « *le foot c'est pour les garçons, la gym pour les filles* ». Pourtant, la gymnastique exige de la puissance, de la vitesse et énormément de contrôle moteur pour réussir des mouvements complexes.

A *contrario*, les sports de force comme l'haltérophilie ou encore les sports de combat sont systématiquement attribués aux hommes du fait de leur caractère « violent » et de leur objectif d'affrontement, et parfois de la nécessité du corps-à-corps. L'idée de la force athlétique trouve ses origines dans la Grèce antique. À cette époque, le soulevé de pierres servait aux hommes à prouver leur virilité. L'haltérophilie fait d'ailleurs partie de sports pratiqués lors des premiers Jeux olympiques de l'ère moderne en 1896.

De nombreuses Lot-et-Garonnaises ont dépassé les préjugés et décidé de s'adonner à ces disciplines pour diverses raisons. C'est le cas de

Marine Rostan.

On ne compte plus ses titres en boxe anglaise. Depuis l'âge de 14 ans, elle a quasiment raflé toutes les premières places avec le Boxing club de Monsemprou-Libos. De 2010 à 2015, elle a été deux fois championne de France junior puis senior, médaillée

de bronze aux championnats d'Europe, plusieurs fois médaillées d'or lors de tournois internationaux avec l'équipe de France et 4^e mondiale en 2015. Six ans après, elle devient championne de France.



La jeune **Estelle Causse**, quant à elle, a commencé le taekwondo à l'âge de 8 ans. Elle est championne de France espoirs en 2019 et obtient

la 3^e place au championnat de France junior. Elle enchaîne les titres de championne de France espoirs 2022, 2023 et 2024. En 2023, elle est vice-championne de France senior. Côté professionnel, elle poursuit des études en communication.

Du côté de l'haltérophilie, on retrouve la tonitrueuse **Lucienne Bonnet**. Celle qui a été maintes fois primée est venue à ce sport de façon singulière. Conductrice de car, elle souffrait du dos. Encouragée à pratiquer



la musculation pour gagner ce dos à renforcer, son entraîneur détecte très vite en elle des qualités hors normes de potentielle championne. La suite est éloquent : elle remporte en 2011 la médaille de bronze aux championnats du monde, au Canada, et la médaille d'argent aux championnats du monde de 2013. Elle décroche aussi dans cette période deux titres de championne d'Europe. Et son palmarès est encore très long !

DR



De nombreuses Lot-et-Garonnaises ont dépassé les préjugés et décidé de s'adonner à ces disciplines pour diverses raisons. C'est le cas de

DR

Coralie Jimenez, un mental d'acier

Celle qu'on appelle Coco est née le 20 février 1991 à Agen. Nicole, sa maman, a exercé plusieurs métiers dans l'hôtellerie et les grandes surfaces avant de devenir nounou. Elle a aussi créé en 2003 l'Aérobic agonais, club dans lequel sa fille, Coralie Jimenez, a été licenciée et éducatrice bénévole. Son père Jésus travaillait quant à lui chez Upsa.

Coralie se décrit comme une enfant très introvertie et une adulte, aujourd'hui encore, très timide. « *Aussi loin que je me rappelle, j'ai toujours été très timide. C'était maladif, au point d'avoir des nausées et de me sentir mal...* »

Sur les conseils des instituteurs, ses parents l'inscrivent alors à des activités extrascolaires. Ses copines du primaire faisaient de la danse de salon. Coralie les suit, mais n'accroche pas. Elle préfère les cours d'aérobic de Tonic club en compagnie de ses cousines. Elle a 7 ans. Cette discipline lui plaît et seulement au bout de deux mois, elle participe à sa première représentation où « *il fallait être seule sur scène devant tout le monde* ». Là, elle oublie sa timidité, s'épanouit et laisse les choses se faire progressivement. « *J'ai toujours aimé la gymnastique-danse et la musique. L'aérobic est un mix, un mélange des deux.* » Elle a 8 ans lors de son premier passage au championnat de France à Aix-en-Provence avec l'équipe nationale Fisaf (Fédération internationale des sports d'aérobic et de fitness). Elle est alors uniquement en démonstration car les compétitions ne débutaient qu'à 10 ans. « *À l'époque, je*



Podium championnat d'Europe à Agen en 2021 - DR

n'avais pas conscience des enjeux. Mes parents ne m'ont jamais mis la pression. J'avais l'impression de préparer un spectacle quelconque. Je dansais pour le plaisir. » L'année suivante, elle participe encore au championnat de France « *en tant que cadette. Mon entraîneur avait réussi à me faire surclasser. Pour être cadette, il fallait avoir 10 ans et je n'en avais que 9. J'obtiens une 4^e place d'encouragement* ». Elle devient championne de France cadette à seulement 10 ans en 2002, puis en 2003 et 2004. Cette année-là, son « *super coach* » comme elle l'appelle - Henri François Perez - l'inscrit aux championnats d'Europe junior alors qu'elle était cadette. « *J'avais tellement peur, et je me sentais vraiment ridicule en salle d'échauffement face à toutes mes concurrentes.* » Son « *corps de bébé* » la complexait. Aujourd'hui, elle avoue que cette compétition

lui a permis de prendre confiance en elle et de se rendre compte du niveau international à atteindre. « *J'ai eu vraiment le déclic à ce moment-là en me classant 8^e aux portes de la finale.* » Mais c'était sans compter les mises à l'épreuve de Henri en 2005. Coralie est alors en concurrence avec les meilleures dernières années juniors françaises. « *Dans ma tête, il était clair qu'elles étaient largement meilleures que moi.* » Alors, Henri lui met un coup de pression. « *Le matin de la finale, il m'a réveillée à 5 h du matin en prétextant que rien n'allait et que je n'étais même pas sur le podium, qu'il fallait tout changer : mon justo, ma coiffure, mon maquillage et ma choré ! À 1 h de la finale, il l'a modifiée aux trois-quarts.* » C'était quitte ou double ! Coralie réussit à tout intégrer en très peu de temps et à faire une prestation époustouflante. « *Il savait depuis le début que je pouvais viser le titre lors des qualifications de quart et de demi-finale. J'étais déjà 1^{re}, mais il voulait aussi voir comment je réagissais à la pression en compétition internationale. Lorsqu'on m'a appelée sur la première marche du podium, j'ai fondu en larmes. C'était la première fois que cela me faisait ça.* » Deux ans plus tard, Coralie « joue » dans la cour des grands, « *avec des filles qui ont entre 20 et 30 ans* ».

Malgré les entraînements intensifs, elle suit une scolarité classique. « *J'avais de bonnes notes et j'écoutais en cours. Cela a été plus compliqué au lycée* », avoua-t-elle. Elle choisit de passer un bac STG (Sciences et technologies de la gestion) au lycée De Baudre. « *Un bac scientifique m'aurait plu, mais la masse de travail aurait été différente... et je ne sais pas si j'aurais pu tout faire.* » En effet, Coralie passe alors quasiment tous ses week-ends à Marseille pour s'entraîner avec l'équipe de France. « *Pour la terminale, j'étais en Suisse.* »



Podium championnat d'Europe à Agen en 2021 - DR

Elle obtiendra tout de même sa licence Staps (Sciences et techniques des activités physiques et sportives) à Toulouse qui a été plus simple à gérer pour elle puisqu'elle avait un statut de sportive de haut niveau lui permettant de ne pas aller à tous les cours en présentiel. Concilier études et sport n'a donc pas toujours été facile pour celle qui se plaçait toujours sur l'une des trois marches des podiums des championnats de France.

Lors des championnats d'Europe et du monde, elle affronte les

Coralie en démonstration le 1^{er} juillet 2012 lors des ID sports au Temple-sur-Lot. Manifestation de découverte des sports organisée par le Conseil départemental. © Dépt 47 - Xavier Chambelland





Lors d'une compétition de club qualificative pour le national - DR

meilleures en Australie, Russie, Ukraine, Pologne, Serbie, Autriche... *« Ma plus belle victoire reste celle de 2021 aux championnats d'Europe à Agen. C'était beau de gagner dans sa ville et de chanter la Marseillaise ! »* Danaé Onnée, une de ses athlètes (Coralie est aussi coach), monte sur la 3^e marche du podium. *« C'est la première fois qu'une jeune athlète française atteint un podium »*, se félicite-t-elle. La même année, Coralie devient championne du monde en visio à cause du Covid pour que tous les pays puissent y participer. Les Australiennes, les Néo-Zélandaises, les Chinoises, les Africaines... avaient interdiction de voyager. *« J'étais hyper préparée. »* Puis l'année 2022, est *« une année noire pour diverses raisons »*, dit-elle pudiquement. Pourtant, les résultats sont là : 1^{re} au championnat d'Europe à Bruxelles et 2^e mondiale à Ostrava en République tchèque. En 2023, elle termine 2^e au championnat d'Europe et 3^e aux mondiaux. *« Je visais la 2^e place... »*, confie-t-elle avant d'expliquer qu'elle a eu un grave accident de la route le week-end précédent cette compétition en Belgique. *« J'ai eu un traumatisme crânien, des douleurs aux cervicales, au dos... Je ne pouvais pas concourir selon le corps médical. Mais il fallait que j'accompagne les petites. J'ai suivi le protocole des médecins à la lettre et j'ai finalement enfilé mon justo après de nombreuses haltes à l'infirmerie pour s'assurer de mon état. J'étais deuxième aux premier et deuxième passages, puis troisième au dernier. J'avais vraiment mal à la tête... »* Sa déception a été gommée par le sou-

tien de ses « petites » qui ont, en plus, obtenu de bons résultats. Ces « petites » sont les jeunes filles qu'elle entraîne dans son studio « Aérobiec studio Agenais by Coralie Jimenez » qu'elle a créé en septembre 2022. Aujourd'hui, elle a officiellement mis fin à sa carrière pour transmettre sa passion aux adhérents de son club divisé en deux sections : « loisirs » et « compétition ». *« Mes petites se sont toutes classées pour les championnats d'Europe et du monde. Mon duo junior a même été champion de France en 2023 et finaliste des championnats d'Europe et du monde. »* Tous les ans, depuis 2013, elle a entre six et quinze athlètes qualifiées en équipe nationale (elle était alors coach de l'Aérobiec agenais). Avec une telle entraîneur, comment ne pas avoir de bons résultats ! Coralie est aussi formatrice en BPJEPS (Brevet professionnel de la jeunesse, de l'éducation populaire et du sport), intervenante en EPS dans les universités d'Agen (option fitness). Elle crée les chorégraphies des duos et trios évoluant à Aix-les-Bains. Elle va régulièrement en République tchèque pour intervenir auprès des jeunes sportives. *« Elles font partie des meilleures mondiales. Ce sont elles que je redoutais le plus lors des compétitions »*, confie Coralie qui est aussi couturière puisqu'elle confectionne ses justaucorps et ceux de ses « filles ». Coralie Jimenez, c'est 1,48 mètre de volonte, de courage et de bougeotte.

Championnat d'Europe à Agen en 2021 - DR



Des podiums pour Les Patriotes Agenaises

Club phare de la gymnastique régionale, avec près de 530 licenciés, les Patriotes Agenais ont probablement vécu l'une de leurs plus belles années en 2023 avec l'émergence d'une génération dorée qui s'est particulièrement illustrée lors des championnats de France élite (soit le plus haut niveau de compétition en France pour les filles de 10 à 12 ans). En 2023, le club agenais alignait pour la première fois cinq représentantes : Kélia N'Diaye, Taïna Virlogeux, Kataleya Sogorb, Maëla Elliott (classée 8^e) et Inaya Duflo (6^e). Une performance exceptionnelle pour ce club créé en 1890 qui récompense le travail de toute une équipe menée par sa présidente : Sylvie Châles-Courtine.

Arrivée en Lot-et-Garonne au début des années 2000, à la faveur d'une opportunité professionnelle liée à la délocalisation de l'Enap (École nationale d'administration



Sylvie Châles-Courtine, présidente des Patriotes Agenais - DR

pénitentiaire), Sylvie Châles-Courtine pratique la gymnastique et la danse depuis sa plus tendre enfance passée dans un village de Normandie. Très engagée dans l'accès au sport pour tous (elle a notamment formé, pendant quinze ans auprès de l'UFR STAPS (Unité de formation et de recherche en sciences et techniques des activités physiques



De gauche à droite : Maëla Elliott, Inaya Duflo et Kataleya Sogorb, toutes trois inscrites dans le dispositif d'accès au haut niveau (et aux portes du pôle de Saint-Étienne). Elles ont participé au championnat de France élite à St-Brieuc en 2023 et ont été médaillées de bronze au championnat de France de division nationale à Châlons-en-champagne en 2023 - DR



Maëla Elliott
DR

et sportives) de Nancy, des professeurs d'EPS spécialisés dans le secteur du handicap et des inadaptations sociales), elle s'est rapidement retrouvée présidente des Patriotes Agenais après son arrivée à Agen : « *J'accompagnais mes enfants, licenciés au club, quand on m'a d'abord proposé de donner un coup de main pour les chorégraphies, puis de venir à une réunion... de fil en aiguille, on m'a nommée vice-présidente avant de devenir présidente de ce club dans lequel nous essayons de conserver cet esprit de famille et ses valeurs qui font sa force* ». Passé de la mythique salle de la rue Montesquieu du centre-ville d'Agen, où les anciens gymnastes venaient raconter leurs souvenirs, au complexe Jacques-Clouché à Boé, le club s'efforce de garder son âme



et de maintenir son état d'esprit, tout en s'adaptant aux exigences de la pratique sportive et du haut niveau.

Dès leur plus jeune âge, les gymnastes sélectionnées (environ une vingtaine) pour leurs potentiels et leurs performances, s'entraînent 2 h 30 par

jour, grâce à des horaires aménagés en partenariat avec le collègue Jasmin à Agen.

La pré-section et section horaires aménagés permet de concilier scolarité et entraînement quotidien. « *Il faut trouver un équilibre entre*

le parcours scolaire, les entraînements et les compétitions dans toute la France chaque week-end. Cela demande des sacrifices pour des jeunes âgées de 8 à 12 ans. Il faut être bien accompagné par sa famille et par le club. Aux Patriotes, une de nos salariées, Anne-Sophie Florent, dirige ce pôle performance et entraîne au quotidien ces équipes de jeunes gymnastes. Elle les accompagne sur les dispositifs régionaux et nationaux fédéraux d'accession au haut niveau. Dans le même temps, nous veillons à former une bonne école de gym, et à proposer des activités gymniques dans des conditions de qualité optimales pour

Kataleya Sogorb
DR

chaque licencié » souligne Sylvie Châles-Courtine.

Élue sportive de l'année en décembre dernier par la ville d'Agen, Inaya Duflo est touchante d'inventivité et de détermination. Ses compétences, son niveau de performance lors des différentes compétitions nationales ont retenu l'attention de la FFGym qui l'invite à rejoindre le pôle France



Inaya Duflo
DR

de Saint-Étienne pour la rentrée prochaine, si elle confirme ses derniers résultats. La présidente des Patriotes Agenais y voit un fort encouragement à poursuivre la formation de ces jeunes pépites (filles et garçons) en terre lot-et-garonnaise. À 134 ans, le club des PAGYM peut être non seulement fier de ses résultats sportifs, mais également d'être toujours le lieu où (comme à sa création) chacune et chacun peut trouver sa place.



Georgette Jean, le sport pour passion

Georgette Jean est née le 26 juin 1954 à Pujols. Elle est l'une des lutteuses françaises les plus titrées avec dix-sept titres de championne de France (en moins de 70 kg), deux titres de championne du monde en 1987 à LØrenskog (Norvège) et 1989 à Martigny en Suisse et un titre de championne d'Europe en 1988 à Dijon.

Même si Georgette a une passion viscérale pour la lutte, elle est aussi une touche-à-tout. Elle « passe » d'un sport à l'autre et excelle à chaque fois ! On dirait le sport fait pour elle. Athlétisme, handball, rugby, VTT et bien évidemment lutte, Georgette joue collectif ou individuel. « *Je préfère tout de même les sports individuels car on s'aperçoit vraiment des qualités d'un athlète* », précise-t-elle. Quoi qu'il en soit, il faut que cela bouge. Se dépenser, se dépasser, utiliser ses jambes, ses mains, son corps... cette championne d'exception est inqualifiable. Toujours plus, toujours plus haut, toujours plus fort... La décrire, c'est utiliser les superlatifs.

Elle décroche ses premières médailles en scolaire aux lancers du poids et du disque ! Elle a alors 14 ans. Elle a longtemps détenu le record régional du lancer du poids avec un jet de 13,48 m ! Trois décennies plus tard et une pseudo retraite sportive (du moins en lutte), elle est toujours au top et le prouve en montant sur la deuxième marche du podium des championnats du monde pompiers de VTT en Italie

à 45 ans. « *Je fais deuxième... La première était une française intouchable... Il m'aurait peut-être fallu quelques années en moins pour la battre.* » Georgette a un goût amer. Elle n'a pas l'habitude que la première place lui échappe. Une première place qu'elle n'a pas lâchée en lutte pendant de nombreuses années. C'est dans cette discipline qu'elle remporte en effet ses plus belles victoires. Pourtant, elle a un regret : celui de n'avoir pas pu participer aux Jeux olympiques. À l'époque, la lutte gréco-romaine est un sport réservé aux hommes. Il faut attendre les JO d'Athènes en 2004 pour que la lutte libre féminine soit introduite au programme. Douze ans plus tard, ce sont six catégories (comme pour les hommes) qui sont inscrites aux JO de Rio 2016.

Si Georgette semble invincible, elle connaît malgré tout des blessures qui lui ont laissé de mauvais souvenirs. Elle se rappelle tout particulièrement la finale du championnat de France à Vazier dans le Nord le 19 juillet 1987. « *Je me suis fait une entorse au genou avec déplacement de la rotule. Une grave blessure... Elle m'a éloignée des salles de sports pendant trois mois.* » Si elle a mis entre parenthèse les compétitions et les entraînements, elle a malgré tout continué à remuer des bottes de foin. Georgette est en effet exploitante agricole à Pujols. Et on sait bien que cette profession ne tolère pas de halte. C'est un travail de chaque instant quels que soient le climat ou la condition physique.



En 1989, à 35 ans, la championne prend sa retraite sportive, du moins c'est ce qu'elle pensait à ce moment-là. « *Une sortie par la grande porte puisque je venais de remporter un nouveau titre mondial en Suisse face à une Américaine.* » Une pause de courte durée, puisqu'elle se lance un nouveau défi, celui d'intégrer l'équipe de rugby à XIII de Pujols. « *On me l'a demandé. J'ai accepté.* » C'est aussi simple que cela avec Georgette. Résultat : un bouclier de championne de France en 2001. Elle renoue alors avec la victoire. Adrenaline, quand tu nous tiens...

Georgette la multisportive collectionne les médailles, les coupes, les diplômes, les trophées, les récompenses, les distinctions en tout genre. Elle a même transformé une pièce de sa maison en « caverne d'Ali Baba ». Elle y dépose précautionneusement tous ses trésors, « *dans d'autres pièces aussi* », confie celle qui est incapable de dire combien elle en possède.

Exceller dans tous les sports qu'elle pratique et tenir une exploitation

agricole de main de maître en dit long sur sa personnalité. Femme de caractère et de tempérament, elle sait ce qu'elle veut et où elle veut aller. Sur le tatami, sur l'asphalte des pistes ou sur le gazon, elle ne fait pas de sentiment. Son objectif : dépasser ses adversaires et les mettre au tapis. Son mental de battante est peut-être son principal atout. Mais dans la « vraie vie », dans celle de tous les jours, Georgette a un gros cœur. Elle est à l'écoute des autres et on peut compter sur elle. Sa « gentillesse » contrebalance sa « férocité » sportive. Elle n'hésite pas à tomber le kimono ou les crampons pour enfiler son costume de sapeur-pompier volontaire. La capitaine Georgette Jean a fait partie des rangs des soldats du feu de Villeneuve-sur-Lot jusqu'en juin 2019. Lorsqu'elle évoque cette activité, elle parle de « mental ». « *C'est très difficile de voir au quotidien le malheur des gens. Il faut avoir un sacré mental* », confie-t-elle. Mental d'acier, de fer, de guerrier... Georgette a su, au fil du temps et des épreuves sportives et celles de la vie, se doter d'un mental hors norme.

Chantal Amade-Escot, de la glisse à l'engagement

Sportive dans l'âme et dans le sang, Chantal Amade-Escot est l'une des plus grandes figures du sport lot-et-garonnais. Femme de performances, mais aussi femme de conviction et d'engagement, cette enfant du pays est aussi brillante que sympathique.

Avant de conquérir les eaux mondiales, Chantal a d'abord connu les joies de la glisse et de l'engagement associatif sur les pistes enneigées des Pyrénées. Née le 30 mars 1953 à

Artigues en Lot-et-Garonne, elle chausse rapidement les skis à l'âge de 4 ans en suivant ses parents, Jean et Jeannine Escot, fondateurs, avec d'autres passion-

nés, du SLA (Ski laïque agenais) au début des années 1950. « *Mes parents étaient instituteurs à Laplume. Très engagés dans le sport associatif, en particulier à l'Ufolep (Union française des œuvres laïques d'éducation physique), ils ont créé le club de basket local. Au SLA, ils étaient moniteurs de ski lors des vacances scolaires et organisaient les sorties des mercredis et jeudis. J'ai donc baigné dans cette ambiance en allant, à chaque période de vacances scolaires, dans les chalets du SLA à Bagnères ou La Mongie* », se rappelle Chantal, dont la maman, Jeannine, reste très active à 94 ans en enchaînant une

séance de gymnastique le lundi, du tennis de table le mardi au Passage d'Agen, de la natation à la piscine de Pont-du-Casse le mercredi, du sport cérébral le jeudi avec du scrabble, puis de nouveau du tennis de table le vendredi avant de revenir à la piscine le samedi.

Issue d'une famille de sportifs, Chantal Amade-Escot découvre le ski nautique lors d'un séjour au Barcarès dans les années 1960. Skieurs alpins aguerris, ses parents tombent sous le charme de cette discipline estivale qui complète une saison bien garnie alors que les sports de glisse n'en sont alors qu'à leurs prémices. Pas du genre à faire les choses à moitié, la famille Escot investit dans un petit bateau zodiac de 50 cv qui, une fois plié, prend place dans la caravane familiale lors des vacances d'été et permet à la petite Chantal, alors âgée de 10 ans, de s'adonner au plaisir de glisser sur l'eau. Après Le Barcarès, la famille se rend en Espagne sur la Costa Brava. Elle pratique le ski nautique sur la grande bleue lorsqu'elle entend parler d'une compétition européenne organisée à quelques kilomètres sur le plan d'eau de Banyoles, dans la province de Gérone. « *Nous sommes tombés amoureux de ce lac de volcan qui servait, en plus des compétitions, de centre d'entraînement pour l'aviron et le ski nautique. Nous y sommes revenus régulièrement ensuite. J'ai alors pu faire du ski nautique au milieu d'adultes qui faisaient partie des meilleurs européens de l'époque et qui me*



Chantal Amade-Escot, décembre 2023



Chantal
Amade-Escot,
Slalom, 1980,
Agen-Boé

donnaient quelques petits conseils précieux. » Pris par la passion de la discipline et par goût de la compétition, les parents de Chantal s'inscrivent alors au club motonautique du 47 avant de créer une extension du club, aux côtés d'Henri Naudinat, au Temple-sur-Lot afin de préparer les championnats de France de 1967. « *C'est en y participant que j'ai compris que j'avais un bon niveau ! Jusque-là, le ski nautique était plutôt ludique. Je ne savais pas que ce sport allait changer ma vie* », sourit Chantal, détentrice de vingt-quatre titres de championne de France. C'est d'ailleurs sur cette base du Temple qu'elle a gagné ses premières médailles d'argent et de bronze lors du championnat d'Europe organisé en 1972.

Sa carrière sportive connaît un premier tournant en 1969. C'est en effet au moment où le monde a les yeux rivés vers la lune ou vers les premiers vols du mythique Concorde, que Chantal remporte son premier titre aux championnats de France Juniors à Toulouse en réalisant le grand chelem. Elle termine première dans quatre disciplines : saut, slalom, figure et combiné. Après une telle entrée en matière, Chantal Amade-Escot participe naturellement aux championnats d'Europe juniors en Grèce, toujours en

1969, et elle se retrouve vite dans les petits papiers de la Fédération française de ski nautique après avoir décroché son 1^{er} titre continental. Membre de l'équipe de France Junior de 1969 à 1970, elle intègre ensuite l'équipe de France Open (seniors) qu'elle ne quittera plus jusqu'en 1984, glanant au passage six titres européens de 1974 à 1980 !

Reine du ski nautique européen, elle n'a toutefois pas réussi à franchir la dernière marche menant au titre de championne du monde malgré une très honorable médaille de bronze par équipe en 1971 décrochée à Banyoles, sur un plan d'eau qu'elle connaît parfaitement. « *C'était vraiment un tout autre niveau. Certains Européens partaient s'entraîner plusieurs mois aux États-Unis, mais j'ai privilégié, sur les conseils de mes parents et sans regret, mes études afin de devenir professeur d'Éducation physique et sportive (EPS). Ce métier me permettait de m'entraîner quotidiennement et nous arrivions tout de même à partir, avec d'autres skieurs de l'équipe de France composée de plusieurs Lot-et-Garonnais, trois semaines à nos frais aux USA pour nous perfectionner* », se remémore Chantal qui termina deux fois 4^e des championnats du monde.

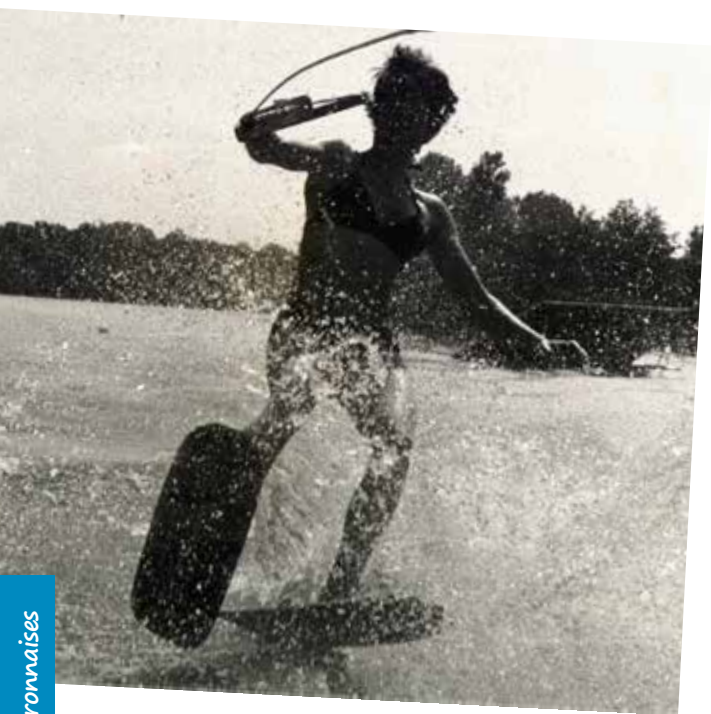
Chantal Escot -
Figures, 1973,
Le temple-
sur-Lot

Figure du ski nautique français et européen, Chantal Amade-Escot était accompagnée de grands champions ayant fortement contribué à l'essor de cette discipline, dont l'épicentre se trouvait en Lot-et-Garonne, notamment Michel Naudinat et Jean-François Rapp (médaillés internationaux) et Alain Naudinat (pilote international) qui ont été les instigateurs du plan d'eau de Boé (le lac de Passeligne). En plus d'avoir monté toutes les structures adéquates pour la pratique du ski nautique, le jeune club agenais a organisé plusieurs masters mondiaux dans les années 1980. Place-forte du ski nautique

rencontrer, très jeune, des entraîneurs ayant partagé avec elle leur expérience du haut niveau dans un sport encore peu développé.

Lycéenne à Chaumié avant d'intégrer l'École normale d'Agen en 1968 puis d'obtenir son Bac en 1970 et son Capeps (Certificat d'aptitude au professorat d'éducation physique et sportive) en 1974, Chantal Amade-Escot a donc toujours privilégié sa carrière professionnelle à son aventure sportive. Après un premier poste de professeur d'EPS à Blaye (Gironde), elle obtient un poste à l'UFR STAPS – Unité de formation et de recherche en sciences et techniques des activités physiques et sportives (Université Paul Sabatier, Toulouse III). Elle crée avec son mari, dès son arrivée dans la ville rose, un club de ski nautique qui s'illustrera en 1985 par l'organisation et surtout la retransmission télévisuelle en direct, durant tout un week-end, des championnats du monde. « À cette époque, tout était possible ! On a vécu cet âge d'or où tout le monde était bénévole », se rappelle Chantal qui après sa carrière sportive, a gardé un pied dans le monde du ski

nautique en tant que juge de niveau international, avec notamment des participations comme assistante cheffe juge lors de coupes du monde et de championnats d'Europe et un



européen, le Lot-et-Garonne était ainsi bien représenté en équipe de France. Au regard de ce parcours exceptionnel, la Foulayronnaise insiste sur l'opportunité d'avoir pu

nautique en tant que juge de niveau international, avec notamment des participations comme assistante cheffe juge lors de coupes du monde et de championnats d'Europe et un

rôle actif de secrétaire générale de la Fédération internationale de ski nautique (IWSF) durant sept ans, tandis que son mari Alain occupait le poste de président de la Fédération française, puis de la Fédération européenne de ski nautique.

Chantal affiche une riche et intense expérience sportive (tant sur l'eau qu'en coulisses) mais aussi professionnelle dans le monde universitaire (elle fût maîtresse de conférences en Staps à l'IUFM - Institut de formation des maîtres de Toulouse - pour la formation des enseignants et enseignantes d'EPS ; puis professeure des Universités, classe exceptionnelle à l'Université de Toulouse 2 - Jean-Jaurès en sciences de l'éducation). Elle est, depuis octobre 2015, professeure émérite de cette même université. Son parcours a également attiré l'attention du CNOSF (Comité national olympique et sportif français) et du ministère des Sports qui l'ont nommée, de 1999 à 2006, représentante de la France au sein du réseau « European women and sport » (EWS network) qui travaillait sur la place des femmes dans le sport et qu'elle a présidé de 2002 à 2004. Engagée pour la défense du sport féminin, reconnue comme championne internationale, capable d'organiser et d'animer des conférences en anglais, Chantal Amade-Escot a participé activement à l'organisation d'un congrès européen « Femmes et sport » à Paris en 2004 avant de devenir, avec Nicole Dechavanne, co-présidente de l'association nationale Femix's Sport (femmes, mixité et Sport) de 2005 à 2008. « *J'ai suivi de près les premiers mouvements, au début des années 1990, pour l'égalité des femmes sur l'accès à la pratique sportive de haut niveau, mais aussi*

à l'équité dans l'encadrement et les prises de décision au niveau fédéral. Marie-Georges Buffet, ministre des Sports (1997-2002), était très engagée dans cette cause. Je me rappelle qu'elle avait imposé la retransmission en direct sur France Télévisions d'une finale avec l'équipe de France féminine de handball. Ce fut un premier grand tournant dans l'histoire du sport féminin. Moi qui militais pour le développement de l'activité physique, notamment pour les femmes, nous nous sommes retrouvées autour de la promotion de l'égalité des femmes dans le sport », souligne Chantal qui fut d'ailleurs décorée du titre de Chevalière de l'Ordre national du mérite (promotion du 15 novembre 2005), médaillée d'honneur du CNOSF (2004), médaillée d'or du ministère de la Jeunesse et des sports (2002).

Fière de voir aujourd'hui, après de longues batailles, l'évolution du sport féminin et la présence de femmes à des postes décisionnels des instances fédérales, Chantal Amade-Escot reste, même si elle avoue pratiquer davantage le ski alpin aujourd'hui, proche du ski nautique grâce à sa fille Anaïs qui affiche elle aussi un sacré palmarès : vice-championne du monde de slalom et médaille d'or de slalom aux Jeux méditerranéens en 2009, championne du monde junior de slalom en 1998, deux fois championne du monde par équipe (1995, 1997), quatre fois championne d'Europe (slalom et combiné : 2000, 2004, 2007, 2009). Bien qu'installée en Floride, où elle vit avec ses enfants et son mari néo-zélandais lui aussi champion de ski nautique, Anaïs Amade marche sur les pas de ses parents et de sa grand-mère Jeannine.





Faire bouger
les lignes



Faire bouger les lignes

Le sport n'est pas épargné par les stéréotypes de genre. C'est l'une des conclusions de l'Insee (Institut national de la statistique et des études économiques) après son étude sur les pratiques physiques ou sportives des femmes et des hommes en 2017. Les disparités subsistent encore entre les deux sexes dans la pratique du sport amateur, et pour celles qui s'engagent sur la voie du sport professionnel, la reconnaissance n'est parfois pas (ou n'est pas toujours) au rendez-vous.

Si les principales motivations à faire du sport sont similaires pour les deux sexes - se distraire, entretenir sa forme, se débarrasser du stress et partager du bon temps avec ses amis - les sportives sont plus nombreuses à déclarer pratiquer une activité sportive dans une volonté d'affiner leur corps plutôt que dans un but de dépassement de soi. Elles sont aussi trois fois moins nombreuses à participer à des compétitions sportives.

Que ce soit sur le terrain ou en dehors, les femmes ont donc toujours du mal à se faire une place dans le domaine sportif. Bien que l'on tente d'atteindre l'égalité dans de nombreux domaines, la pratique sportive a longtemps été vue

comme une activité masculine, où le sexisme et les stéréotypes persistent. Pourtant Pierre de Coubertin ne disait-il pas : « *l'important est de participer* ». Certes, mais dans l'esprit du baron, la participation est bien évidemment masculine. « *Le véritable héros olympique est à mes yeux l'adulte mâle individuel* », expliquait-il dans une revue universitaire. Quatre ans plus tard, il réitère ses propos : « *Techniquement les footballeuses ou les boxeuses qu'on a déjà tenté d'exhiber çà et là ne présentent aucun intérêt, ce seront toujours d'imparfaites doublures...* ». À cette époque, les femmes sont écartées des jeux olympiques et les préjugés installés durablement dans l'inconscient collectif car il est admis majoritairement qu'« *une olympiade femelle serait impraticable, inintéressante, inesthétique et incorrecte* ».



Alice Milliat, créatrice des Jeux olympiques féminins de 1922. © Fondation Alicia Milliat

La vision sexiste et inégalitaire d'une majorité d'hommes du début du XX^e siècle trouve alors en Alice Milliat une redoutable adversaire. Cette militante fera de la participation des femmes aux Jeux olympiques le combat de toute une vie. Présidente du club Fémina-Sport en 1915, elle déclare : « *Le sport féminin a sa place dans la vie sociale au même titre que le sport masculin* ». Dès lors, la reconnaissance de l'excellence sportive au féminin, bien que très peu médiatisée, est en marche, à l'image de la nageuse Annette Kellerman ou encore de Marie Marvingt, l'audacieuse « fiancée du danger ».

De nos jours, n'en déplaise à Pierre de Coubertin, on constate une progression médiatique, notamment avec les coupes du monde de football féminin de 2019 et 2023. Près de six millions de téléspectateurs français ont regardé le quart de finale entre la France et l'Australie, soit une part d'audience de 69,6 % ! Alors, le foot féminin n'attire pas les spectateurs ?

En Lot-et-Garonne, la représentante de ce sport est sans contexte Anaëlle Anglais. Cette joueuse professionnelle est aujourd'hui à Saint-Étienne, après avoir fait ses classes au club de Foulayronnes/Pont-du-Casse.

Lorsqu'on parle de sports de balle, on pense bien évidemment au rugby, sport emblématique du département. Lui aussi se décline au féminin avec la Lionne Assia Khalfauoui et la pionnière Montserrat



DR

Amédée. Toutes les deux portent le maillot tricolore avec fierté. Elles assument d'avoir choisi ce sport d'équipe, un sport étendard de la virilité masculine. Or, les jeunes filles ne reculent plus devant l'engagement physique exigé par ce sport de contact et sur les cinq continents, on constate un réel engouement pour le rugby féminin. Le World rugby surfe



DR

d'ailleurs sur cette tendance et souhaite doubler le nombre de licenciées entre 2017 et 2025.

Football, rugby, basket, billard... nos championnes excellent et n'hésitent pas à transmettre leur savoir comme la basketteuse Julie Barennes ou la joueuse de billard Anaïs Dehan.

Assia Khalfaoui, la rage de la « Lionne »

Assia Khalfaoui va fêter ses vingt-trois printemps (elle est née le 24 mars 2001) et, autrement dit, sa seizième saison de rugby. Elle a en effet commencé à chausser les crampons à l'âge de 7 ans à Pont-du-Casse. Son frère, Kamel, de quelques années son aîné, pratiquait déjà le rugby et c'est lui qui lui a fait découvrir ce sport : ayant accompagné son frère en catimini, Assia fut subjuguée au point de se dire tout de suite que le rugby serait son sport de prédilection. Elle reconnaît que, tout au long de son parcours rugbystique, elle a toujours été très entourée et encouragée par sa famille et ses amis, et cela est très important pour le mental d'une jeune sportive. En outre, son frère Kamel, qui a atteint lui aussi un niveau très honorable, a, depuis le début, un rôle important dans l'itinéraire d'Assia. D'ailleurs, comme lui, Assia joue au poste de pilier. Sa famille et ses amis l'ont poussée à aller toujours plus loin en croyant en elle et en ses capacités. C'est ce qui lui a



ELR

permis d'arriver là où elle en est aujourd'hui et de braver les difficultés de parcours. Ses premiers entraîneurs aussi l'ont encouragée, surtout quand il leur apparaissait qu'elle allait « lâcher ».

Originaire de Pont-du-Casse, elle a débuté au COP XV (club ovalie Pont-du-Casse) qui était alors une entente avec la commune de Laroque-Timbaut, jusqu'à ses 14 ans environ, ce qui correspondait à la première année de minimes. La deuxième année chez les minimes, puis les années en formation cadette, se sont déroulées au SU Agen où elle a été « repérée » comme joueuse à haut potentiel et a pu aller aux rencontres de sélections régionales mais également nationales avec les



Assia à ses débuts dans le rugby à Pont-du-Casse, s.d. (DR, coll. part.)



Phase de jeu sous les couleurs du Stade bordelais, s.l.n.d. (DR, coll. part.)

premiers rassemblements appelés Top 100 de Marcoussis.

L'aventure la mène encore plus loin, en élite 1, avec le club du Stade bordelais qu'elle intègre en 2019. Le niveau est monté de plusieurs crans, il s'agit en effet du plus haut échelon national du championnat de France féminin, appelé aussi Top 12. L'équipe féminine de Bordeaux est surnommée « les Lionnes » et elles en veulent ! À cette époque-là, l'équipe, souvent défaite sévèrement, vise surtout le maintien dans l'élite 1. L'esprit combatif, en plus des qualités et compétences, va propulser l'équipe parmi les meilleures, jusqu'à arriver, pour la première fois en finale en 2023 et devenir championne de France. Assia, redoutable en mêlées fermées et réellement performante dans le jeu, a largement contribué à cette belle victoire (27 à 23) sur le club de Blagnac. À Bordeaux, elle a du temps de jeu et peut déployer ses atouts et son immense volonté combative sur les terrains.

Celle qui, selon ses anciens entraîneurs du COP XV, a toujours eu une bonne vision stratégique du jeu, estime qu'« on demande de plus en plus aux piliers d'être

modernes, de porter davantage de ballons, de se déplacer plus et plus rapidement sur le terrain. Et il y a tout le travail sur la mêlée et les mauls, les lifts en touche, les phases de ruck qui demandent des qualités de puissance, d'habileté et de mobilité ». Le préparateur physique des « Lionnes » est, lui, totalement satisfait en reconnaissant que l'implication de plus en plus forte des filles amène le Stade



L'euphorie post match : le Stade bordelais est champion de France, Bordeaux, 23 juin 2023, (DR, coll. part.)



Lors d'un match du Stade bordelais, s.l.n.d. (DR, coll. part.)



Assia avec deux de ses co-équipières et l'un de ses conseillers en mêlée, [Bordeaux, 2023], (DR, coll. part.)

bordelais à faire partie des clubs pourvoyeurs de joueuses en équipe de France. C'est d'ailleurs cette conjonction qui apporte à Assia les deux plus beaux souvenirs de sa vie dans le rugby : la victoire de juin 2023 ayant donné le titre de championnes de France aux « Lionnes » qui lui a procuré une énorme émotion, et sa première titularisation en équipe de France qui, au-delà de l'émotion, a occasionné l'immense fierté de représenter la nation.

Assia a été appelée dès 2020 par le pôle France, elle a fait tous les entraînements avec le groupe, mais sa première sélection comme titulaire remonte au 27 mars 2022 pour le match France-Italie du tournoi des VI nations gagné 39 à 6. Elle est parmi les trois plus jeunes sélectionnées actuelles en équipe nationale et y a fait très vite sa place. Les dirigeants l'ont d'emblée trouvée très surprenante et lui ont donné sa chance pour les quatre matchs suivants du tournoi où elle s'est révélée au fur et à mesure de ses entrées en jeu.

On lui reconnaît « de gros progrès sur les impacts, beaucoup d'activité

dans le jeu et de présence, un profil dense ». Mais l'évolution du jeu féminin s'opère aussi sur le physique et le niveau s'approche de plus en plus de celui des homologues masculins. Les femmes, comme dans d'autres disciplines encore majoritairement masculines, doivent encore plus faire leurs preuves, étant très souvent comparées aux hommes. Le modèle d'Assia n'est autre que le joueur rochelais Uini Atonio, pilier international. Mais, parmi ses joueurs préférés, on compte des piliers et des deuxièmes ou troisièmes lignes : Bernard Le Roux, Pieter-Steph Du Toit et Joe Marler.

À écouter Assia, on comprend que le rugby est sa deuxième famille, qu'elle y a créé des liens forts,



Assia lors d'un échauffement, s.l.n.d., (DR, coll. part.)

parce que ce sport véhicule des valeurs qu'un sport individuel ne peut apporter. Le rugby, pour elle, « permet de grandir, de prendre de la maturité, un espace pour oublier tout ce qui ne va pas à côté ou encore un espace pour se dépenser physiquement et mentalement ». Cependant, c'est, selon elle, ce qu'il faudrait encore faire évoluer dans les clubs : les moyens d'accompagnement. Comment gérer sa charge mentale ? Comment écouter



Assia lors d'un entraînement avec le pôle France, s.l.n.d., (DR, coll. part.)

son corps ? Être une pro ou une semi-professionnelle du rugby demande beaucoup d'engagement et de sacrifices ; il faut être très performante et avoir un mental très solide pour encaisser toutes les charges de stress ou physiques. Cela expose et, notamment dans les débuts, il est très difficile de se mettre un peu à l'écoute de son

corps ; c'est ce qui a valu deux blessures à Assia (une acromio et une rupture du ligament interne du genou). Mais en gagnant en maturité et en expérience, on fait un peu plus attention. En revanche, la fédération offre, à Marcoussis, un suivi psychologique et un préparateur mental, entre autres outils.

Pour l'après carrière de rugby, Assia a anticipé et elle fait actuellement un BTS pour être conseillère en économie sociale et familiale ; elle pourra ensuite exercer ce métier ou s'adonner à une nouvelle formation d'éducatrice spécialisée. Notre jeune espoir, pleine de promesses, du rugby agenais, tout en incitant les femmes à continuer à se battre pour faire valoir leurs droits et leur place dans la société, faire tomber les discriminations et gagner en égalité, a le regard tourné vers la coupe du monde de 2025 en Angleterre où elle espère, avec l'équipe nationale, battre les rivales anglaises. Ce n'est que le début d'une belle carrière sur le plan national et international !



Assia avec sa maman et trois de ses frères lors de son premier match en équipe de France, Grenoble, mars 2022, (DR, coll. part.)

Montserrat Amédée, l'une des pionnières du professionnalisme



■ Équipe de France - DR

Montserrat Amédée, ou Montse, est née le 13 mai 1996 et son prénom porte les couleurs de ses racines. À la croisée de ses origines du Sud (sa mère est descendante de républicains espagnols et d'Italiens fuyant le fascisme, tandis que son père est 100 % gascon), la jeune fille a grandi en Albret et elle a percé sans peine dans le domaine du rugby en Lot-et-Garonne. Elle a pourtant débuté assez tardivement dans cette discipline car, dès son plus jeune âge, c'est chez les Patriotes agenais, en gymnastique, qu'elle fait ses classes. Pendant dix ans, elle va donc apprendre la précision et la répétition du geste, comment se relever après une chute et la persévérance : une expérience très riche et probablement aussi fondatrice que formatrice.

Néanmoins, elle aime les sports collectifs. Ses cousins jouaient au rugby et elle était, comme sa fa-

mille, supportrice du SUA rugby. Grâce aux professeurs d'EPS du collègue Chaumié à Agen qu'elle fréquente (mesdames Carette, Barbié, Fossaert et Fraysse, messieurs Suard et Michaux), à qui elle voue une grande reconnaissance, elle apprend des techniques de jeu et acquiert l'intelligence du jeu collectif. Elle est alors prête pour le rugby et, dès son entrée au lycée, prend sa licence de cadette au SUA rugby ainsi qu'une licence de handball à l'Amicale laïque Agen handball. Tout va ensuite très vite ! Dès cette première saison, elle est repérée et passe des tests, qu'elle réussit, pour intégrer le pôle espoir de Toulouse-Jolimont. La voilà donc interne dans ce lycée dès l'année de première avec des entraînements intenses le soir, tandis que le week-end, elle regagne Agen pour jouer avec son club. Finalement, l'année du baccalauréat, elle cesse les aller-retours et rejoint le club de Blagnac qui permet de jouer à un plus haut niveau.



Patriotes Agenais 1999-2011 - DR

En 2015, alors que les contrats semi-professionnels existent depuis une année seulement pour le rugby féminin, elle signe son contrat avec l'équipe de France de rugby à VII. Il s'agit, dès lors, de partir vivre à Paris et donc de s'éloigner de la famille, à tout juste 19 ans. Mais la famille a précisément toujours encouragé et accepté son parcours, notamment ce choix précis, et son rêve d'atteindre les sommets a pu se poursuivre grâce à la famille et aux amis (notamment ses amies d'enfance de la gym), toujours présents à ses côtés jusqu'à maintenant. C'était

le tremplin vers le haut niveau, avec une génération de joueuses qui se connaissaient déjà bien entre elles, Montse étant la plus jeune. C'était sans doute là un élément stimulant pour faire sa place dans cette équipe et pour progresser. Elle y a toujours connu le même entraîneur, David Courteix, qui l'a aidée à grandir en tant que joueuse, et femme également, grâce à tout ce qu'il a apporté à cette équipe nationale dont elle a même été capitaine lors de la saison 2017-2018.

Sous le maillot national du VII, elle a participé à la coupe du monde en 2018 ainsi qu'aux préparations olympiques de 2016 et 2020, sans pour autant faire partie de la sélection finale. Elle s'entraîne aujourd'hui avec l'équipe nationale pour les JO 2024 et espère secrètement être retenue pour les matches de la compétition. Entre temps, la



2011 - 2012, cadette prunelles Agen - DR



Hong kong seven en avril 2023 - DR

FFR a reconnu le professionnalisme du rugby féminin et Montse a obtenu son premier contrat professionnel en 2017. Alors que les montées d'adrénaline, le combat et les répétitions d'actions du jeu à VII la poussent à aller toujours plus loin, elle a aussi goûté à la sélection nationale du rugby à XV qui demande plus de stratégie et d'intelligence de jeu en participant à la coupe du monde 2017 en Irlande où la France termine très honorablement à la troisième place.

Hormis les préparations au CNR (Centre national de rugby) de Marcoussis, Montserrat évolue en club d'élite 1. Elle a passé six ans dans le club de Montpellier où elle a pu faire exploser toutes ses compétences, laisser s'exprimer son goût pour la compétition et l'élévation car il s'agit d'un club de très haut niveau, pourvoyeur de

2023, championne
avec le Stade
bordelais - DR



joueuses internationales, telles Safi N'Diaye, Élodie Poublan et Gaëlle Mignot, l'actuelle coach de l'équipe de France féminine à XV, dont la présence a été d'une grande émulation pour elle. Peut-être est-ce l'une des périodes les plus formatrices car les équipières sont tout aussi importantes pour progresser que les entraîneurs de club. Avec ce club, elle remporte pas moins de trois titres de championne de France. Pour « *se relancer* » après la pandémie de Covid, elle contacte le club du Stade bordelais pour y apporter son expérience. En effet, le club vise *a minima* son maintien en élite 1 mais il va vivre son apogée en juin 2023 avec le titre de champion de France. C'est là l'un de ses meilleurs souvenirs : ce titre apporté pour la première fois de son histoire à son nouveau club et en présence de sa famille dans les tribunes. Dans son panthéon figure aussi la finale de coupe du monde de rugby à VII en 2018 où l'équipe de France est battue en finale par la Nouvelle-Zélande mais accède pour la première fois de son histoire au titre de vice-championne du monde. Véritable pionnière, Montserrat se trouve à plusieurs reprises en situation de première fois. Mais l'ascension ne s'opère pas sans risques dans ce sport qui de-

mande beaucoup de combat, de contact, et où l'outil de travail est le corps. En gagnant en maturité, à travers les expériences, y compris dramatiques, on apprend à connaître son corps et à l'écouter un peu, à repérer ses limites et trouver l'équilibre et la volonté nécessaires pour enchaîner les entraînements et répéter les efforts de haute intensité. La saison 2018-2019 représente pour Montse une année noire au cours de laquelle il lui est difficile d'accepter la blessure qui l'arrête en pleine course : fin 2018, elle subit une opération des ligaments croisés du genou droit et va engager une nouvelle lutte, celle de tenir moralement pour reprendre la course au plus haut niveau. Ce-



Fière de son maillot 67, année
de naissance de ses parents,
s.l.n.d. - DR



Rugby XV, première sélection contre le Japon en 2017, coupe du monde

pendant, elle reconnaît que, depuis, elle n'a pas retrouvé son niveau de performance malgré tout le travail effectué. Mais chaque matin, elle se lève avec l'objectif de s'entraîner pour s'améliorer et « *atteindre le Graal* » (dixit). Les journées sont intenses : environ vingt heures hebdomadaires d'entraînement et musculation avec le pôle France, entre 25 et 30 km de course, les heures de récupération et soins qui s'en suivent, mais un rythme moins soutenu en club avec les entraînements le soir, sans compter le travail sur le mental qui a aussi son importance.

Montserrat vit intensément sa passion du rugby. Elle ne lâchera pas les crampons à l'issue de sa carrière professionnelle car elle a obtenu un diplôme d'État (DEJEPS) qui lui permettra d'entraîner des équipes. Pour elle, « *le rugby chez les jeunes peut apporter rapidement de la cohésion, un esprit ouvert entre la différence de morphologies, de gestuelle. Au rugby, tout le monde peut avoir un atout dans un domaine technique, physique, c'est ce mélange de capacités qui permettra*



Tournoi rugby VII Toulouse mai 2023

aux jeunes de s'entraider et non de se comparer aux autres. On joue pour soi mais aussi pour celui d'à côté et on forge le respect pour son adversaire, l'arbitre, les entraîneurs, les parents, les bénévoles ». Reste qu'il faut encore développer la visibilité du rugby féminin. Si celui-ci s'est développé au fil des ans, c'est « *par la force d'un collectif, de joueuses voulant être valorisées à juste titre, de la formation, des infrastructures, des staff techniques et médicaux appropriés aux exigences de ce sport... mais nous sommes encore aux prémices d'un futur bien plus encourageant pour les futures générations* ».

L'investissement, la motivation et les qualités de Montserrat Amédée ont ouvert des portes, elle sera probablement un jour un modèle pour les plus jeunes.

Les jeunes étoiles montantes

Avec le développement du rugby féminin, de toutes jeunes filles lot-et-garonnaises sont en train de s'élever au firmament, dans le sillage de Montserrat Amédée et Assia Khalfaoui. Il s'agit d'Aëlig et Alana Tregouët, Kiara Zago, Maya Grat, Léa Guiton, Marie Lefrançois, Marie Brotto, ou encore celle qui n'a que des origines néracaises, Lili Dezou.



DR

De la Martinique, où elle commence à jouer au rugby, jusqu'au SUA rugby, **Léa Guiton** (née en 2006) est passée par Condom. À l'âge de 8 ans, elle déclarait déjà à

la télévision régionale : « *je veux jouer au rugby pour être professionnelle en équipe de France* ». Son rêve est en train de se réaliser puisqu'elle a été sélectionnée en équipe de France U18 pour le Festival des VI nations à XV au cours de l'été 2023 et pour le championnat d'Europe à VII avec l'équipe nationale. L'année 2023 est une bonne année, puisqu'elle a remporté, avec ses coéquipières du SUA, le championnat de France de la catégorie cadettes.

À 17 ans, la castelmoronaise **Marie Lefrançois** peut déjà se prévaloir d'un titre de championne de France cadettes avec le SUA rugby en juin 2023, et de championne d'Europe à VII avec l'équipe de France quelques semaines plus tard. Comme pour quelques-unes des « Orques »



DR

(surnom des féminines du SUA), c'est un début de carrière très prometteur. Elle est passée par l'école de rugby de la Vallée du Lot, et le RC Villeneuve-sur-Lot en cadette. C'est au SUA qu'elle pose ses valises. Aujourd'hui, elle enchaîne les stages à Marcoussis avec le pôle France.



Aëlig Tregouët, Maya Grat, Marie Brotto, s.l.n.d. © Nicolas Niedergrand

Marie Brotto est arrivée au SU Agen en provenance de la cité royale de Nérac. Elle aussi a cumulé une double licence : licenciée à l'US Néracaise de 2019 à 2023 et au SUA depuis 2022. Elle a pu soulever le bouclier de Brennus des féminines cadettes avec ses coéquipières d'Agen en juin 2023. Surclassée vu son jeune âge, sa morphologie et ses compétences, elle va évoluer avec le SUA jusqu'à ses 18 ans.

Maya Grat aura bientôt 19 ans, et pas tout à fait sept ans de rugby, mais déjà plusieurs titres au palmarès : prix spécial du Conseil départemental lors de la remise des trophées du rugby amateur 2022, championne de France 2023 avec le SUA et championne du Festival



Les cadettes du SUA championnes de France 2023 soulevant le bouclier de Brennus. - DR

des VI nations 2023 sous le maillot de l'équipe de France. Pour cette dernière compétition, Maya et ses deux co-équipières d'Agen, Léa Guiton et Aëlig Tregouët, ont décroché avec les Bleues le grand chelem. Ayant atteint la limite d'âge pour jouer avec les U18 d'Agen, elle rejoint pour la saison 2023-2024 l'un des plus prestigieux clubs de l'élite 1, Montpellier.

La néracaise **Alana Tregouët**, sœur cadette d'Aëlig, est une force de la nature. Surclassée à 14 ans ½ au poste de troisième ligne, elle a rejoint l'équipe cadette du SUA



DR

rugby. Elle a aussi participé, au cours de l'hiver 2023, à un stage avec l'équipe de France U18 à Soustons. Elle figure parmi les cent meilleures joueuses de moins de 20 ans qui sont le terreau de l'équipe nationale.

En 2022, sa sœur **Aëlig Tregouët** était déjà la plus jeune joueuse de l'équipe cadette du SUA rugby car surclassée à 14 ans. Elle enchaîne les trophées et rien ne l'arrête si ce n'est une blessure en 2023. Malgré tout, elle devient championne de France et a grandement contribué à mener son équipe jusqu'en finale. Elle est aussi sélectionnée en équipe de France à XV des U18 et participe au grand chelem. Au

cours de l'été, elle est appelée dans l'équipe de France de rugby à VII et elle part à Prague où elle obtient, avec les Bleues, le titre de championne d'Europe.

Née en 2005 à Marmande, **Kiara Zago** est d'abord passée par la danse avant d'établir ses quartiers sur les terrains d'ovalie. Elle fréquente dès 2016 l'école de rugby de Casteljaloux. En 2020, elle est

approchée par le Stade bordelais et le SU Agen qu'elle choisit pour trois saisons en cadette. Elle s'impose au poste de deuxième ou parfois de troisième ligne et devient capitaine des



DR

« louves » qui deviendront les « orques ». En 2023, elle est sacrée championne de France et rejoint le pôle espoirs. Elle devient championne de France seven avec la Ligue de Nouvelle-Aquitaine et championne d'Europe de rugby à VII avec l'équipe de France. Elle intègre l'équipe nationale du XV et elle est retenue pour la compétition du Women XV en Australie (pour ses 18 ans). Faute d'équipe sénior au SUA, elle a signé au Stade toulousain, et intègre le Staps toulousain pour préparer le concours de kiné. C'est sans surprise qu'elle a été retenue pour le tournoi des VI nations 2024 avec le XV de France.

Anaëlle Anglais, première footballeuse professionnelle de Lot-et-Garonne

Quand elle se promène dans les rues d'Agen, Anaëlle Anglais profite d'un plus grand anonymat que dans la ville de Saint-Étienne où les nombreux fans de ballon rond la sollicitent ou l'encouragent depuis le retour de l'équipe féminine locale dans l'élite du football français.

Née le 27 avril 1999 dans une terre de rugby (à Tulle en Corrèze) avant de rejoindre le Lot-et-Garonne à l'âge de 10 ans pour suivre sa maman mutée aux laboratoires UPSA, Anaëlle a pourtant baigné dans un univers où le ballon rond est roi. C'est en effet aux côtés de son papa, grand amoureux de football et notamment de l'AS Saint-Étienne, qu'Anaëlle enfile

ses premiers crampons à l'âge de 5 ans sous le maillot du club du CA Meymacois Corrèze où son père est éducateur auprès des jeunes. « *Nous regardions les matches ensemble et particulièrement ceux de Saint-Étienne, le club phare pour les Corrèziens. Mon premier souvenir de stade, c'est d'ailleurs à Geoffroy-Guichard* », raconte la défenseuse centrale de l'AS Saint-Étienne. Seule fille à s'entraîner avec les garçons, avec qui elle joue aussi lors des récréations dans la cour d'école, Anaëlle pratique également

à cette époque le tennis car les deux entraînements hebdomadaires ne comblaient pas une énergie déjà débordante. En quittant la Corrèze pour le Lot-et-Garonne, elle signe alors au FC Pont-du-Casse-Foulayronnes où elle passera une saison (2010-2011) avant de rejoindre le SUA, tout en intégrant la section sport-étude football du collège Chaumié à Agen. C'est



Championne de France de D2 © asoefficiel

lors de cette première année dans le département qu'elle change de poste sur le terrain, sur les conseils de son père alors entraîneur des U12. « *À mes débuts, j'étais dans un rôle plus offensif mais à 12-13 ans, et jouant toujours avec des garçons, les chocs et les courses sont plus intenses. Mon*

père a réussi, après plusieurs négociations, à me faire descendre au poste de défenseur latéral. C'est ensuite en U14, quand j'étais au SUA et que je souffrais d'un déficit athlétique, que je suis devenue défenseur central, poste que j'occupe toujours aujourd'hui », se rappelle la première footballeuse professionnelle de Lot-et-Garonne. Dans ce rôle de dernier rempart, protégée par ses co-équipiers masculins, Anaëlle découvre une autre vision du jeu, apprend l'art du déplacement et de la récupération.

DR



Désormais ancrée en défense centrale, et à l'approche de ses 16 ans (l'âge limite maximum pour les équipes mixtes), elle doit s'exiler hors d'un département qui ne comptait pas encore d'équipe féminine. Elle prend alors la direction de la Haute-Garonne et intègre le pôle espoirs de Blagnac où les entraînements sont quotidiens après des journées scolaires de 8 à 16 h. Licenciée en U16 à Muret, elle est rapidement surclassée pour disputer le championnat U19 national et finit même cette première saison avec les seniors, évoluant quant à elles en Division 2. Cette exceptionnelle trajectoire attire des clubs plus importants et c'est ainsi que la jeune lot-et-garonnaise se retrouve à Montpellier, tout en poursuivant son cursus avec le pôle espoirs de Blagnac. Pendant ses quatre années montpelliéraines, Anaëlle remporte le championnat U19 excellence et U19 élite et suit en parallèle des études de STAPS (Sciences et techniques des activités physiques et sportives). Terminant son passage dans l'Hérault par une saison en R1 (niveau senior régional), elle signe ensuite pour deux saisons à Montauban afin de retrouver le championnat de D2 et termine sa licence d'activités physiques adaptées quand survient la crise du Covid. Après la crise

DR



Rencontre ligue U13 avec le FCP Foulayronnes en 2010-2011

sanitaire, Anaëlle reste dans l'antichambre du sport professionnel en signant avec le club d'Albi (D2). Travaillant la semaine en 35 heures à l'hôpital de Gaillac (entre le centre de rééducation et l'Ehpad – Établissement d'hébergement pour personnes dépendantes), elle s'entraîne trois fois par semaine et joue chaque week-end dans tout le quart sud-est de la France. À cette période, la sportive lot-et-garonnaise a trouvé son équilibre. Le rêve d'une carrière dans le football professionnel s'éloigne quand surgit la providence.

Fraîchement arrivé comme entraîneur à Saint-Étienne en juin 2022, Laurent Mortel, qu'Anaëlle a connu comme coach et professeur à la fac de Montpellier, l'appelle pour lui proposer un challenge exceptionnel : passer professionnelle et faire remonter l'AS Saint-Étienne en D1 Arkema. « Je me demandais comment passer le cap du monde professionnel quand il m'a appelée ! Je n'allais pas rater cette opportunité de pouvoir vivre

DR



cette expérience et de vivre de ma passion. C'était la chance de ma vie qui venait récompenser tant d'années de travail loin de ma famille », confie Anaëlle. Femme de défi et grosse travailleuse, la Lot-et-Garonnaise se lance à fond dans cette formidable aventure aussi magique que difficile. Il lui faut en effet se préparer à répondre aux attentes du club, vivre avec la forte concurrence et suivre le rythme des entraînements mais Anaëlle applique la même méthode depuis toujours : se donner à fond pour arriver à ses fins.

Dès sa première saison en vert, elle remporte le championnat et permet au club stéphanois de retrouver la D1 Arkema. Faisant la fierté d'une famille acquise à la cause stéphanoise depuis plusieurs générations, la jeune lot-et-garonnaise découvre la ferveur d'une ville vivant au rythme du ballon rond.

« On m'arrête dans la rue pour me féliciter ! Présenter le trophée de D2 devant 35 000 personnes dans ce stade où j'ai connu mes premières émotions de footballeuse en portant ce maillot mythique, c'est un rêve qui s'est réalisé », raconte Anaëlle Anglais qui découvre donc cette saison la D1 Arkema, aujourd'hui fortement médiatisée, notamment depuis l'organisation de la coupe du monde en France en 2019. Loin



des siens, elle n'oublie pas la terre du Sud-Ouest et accompagne même les jeunes footballeuses du SUA, où son papa entraîne encore. « C'est grâce au 47 que j'ai pu évoluer et montrer mes capacités. Je pense notamment à Alain Delpech du district qui supervisait les sélections départementales et m'a renvoyée ensuite vers la sélection régionale, où j'étais la seule représentante du Lot-et-Garonne pour disputer la coupe nationale et me faire détecter par Blagnac », ajoute Anaëlle qui aime se ressourcer dans le département dès qu'elle le peut. Première footballeuse professionnelle en Lot-et-Garonne, elle suit de près l'évolution des jeunes joueuses du SUA (dont certaines présentent un beau potentiel) qu'elle rencontre lorsque l'AS Saint-Étienne se déplace dans la région et partage quelques conseils avec les parents. N'oubliant pas ses racines et le monde amateur, Anaëlle Anglais poursuit un autre rêve, franchir la marche de l'équipe de France qu'elle a déjà connue lors de matches amicaux en jeunes. En effet, pour tout sportif, porter ce maillot est un honneur et une source de motivation qui permet de toujours continuer à travailler pour progresser et passer des paliers permettant de s'en approcher. Avec son abnégation et son professionnalisme, la footballeuse pourrait encore réserver de belles surprises...

3^e journée de D1 Arkema AS
Saint-Étienne - Paris Saint-
Germain (0-1), le 6 octobre 2023
© asseofficiel

Romane Berniès, une meneuse de jeu

Chez les Berniès, le sport est une histoire de famille ! Tout amateur du SUA rugby se rappelle encore les prouesses de Philippe dans les années 1990 sous le maillot agenais qu'il avait endossé à l'âge de 22 ans après avoir longtemps joué au basket à Aubiac. Sa compagne de l'époque, Zette Rouilles, était également une athlète accomplie dans des disciplines comme l'athlétisme... et le basket ! C'est donc dans cet univers qu'a grandi Romane depuis sa naissance le 27 juin 1993 à Agen. Trop jeune pour avoir vu son papa évoluer au plus haut niveau du rugby français, même si elle a toutefois pu visionner quelques images sur cassettes, elle a baigné dans la culture ovale et ses valeurs durant toute son

enfance. « Je suis sportive depuis mon plus jeune âge ! J'ai pratiqué l'athlétisme, le basket, mais aussi le tennis de table ou bien du football et du rugby dans le cadre scolaire. Mes parents m'ont transmis leur passion et surtout des valeurs d'abnégation et de travail après être passés par des hauts et des bas dans leur carrière respective. Cet état d'esprit m'a beaucoup aidée dans ma carrière de basketteuse profession-



nelle où la concurrence est forte. » Ses premiers souvenirs sportifs remontent à l'école du Passage d'Agen où la cour de récréation est transformée quotidiennement en playground de basket. Romane est très vite séduite par ce sport et s'inscrit naturellement à l'âge de 9 ans au club du Passage où sont licenciés tous ses camarades de classe. C'est là que l'aventure démarre. « J'ai tout de suite accroché même si ma maman a dû me pousser pour surmonter ma peur d'aller au premier entraînement. Une fois sur le terrain, c'était fini et je n'ai plus jamais quitté les parquets », raconte en souriant la meneuse de jeu internationale licenciée aujourd'hui dans le club professionnel de Lattes-Montpellier.

Deux ans après son inscription au Passage, Romane Berniès rejoint ensuite Foulayronnes durant une saison pour jouer au niveau régional.

C'est en 2006 que sa carrière connaît un premier tournant. « Le pôle espoirs régional de Mont-de-Marsan m'a sollicitée. À cette époque, je faisais encore de l'athlétisme au SUA mais j'ai dû trancher entre

les deux sports. Le basket l'a emporté car j'avais de plus grandes perspectives. » En parallèle, Romane signe en cadettes au Temple-sur-Lot, dont l'équipe première féminine, entraînée alors par une certaine Valérie Garnier* qui l'appellera plus tard en équipe de France, évolue au deuxième échelon du basket féminin français. Deux ans plus tard, en 2008, c'est le grand départ du Lot-et-Garonne pour rejoindre l'élite du basket féminin à Bourges où elle remporte la coupe de France cadette en 2009 et 2010 ainsi que le championnat de France en 2009. Si depuis ses débuts, les titres nationaux et internationaux se sont enchaînés, notamment une médaille de bronze avec la sélection nationale au dernier championnat d'Europe en 2023, les souvenirs des premiers succès restent vifs dans la mémoire de la championne lot-et-garonnaise. « Les émotions d'un premier titre comme une

DR



coupe de France restent les plus fortes. Nous sommes passées des petites salles au lever de rideau de professionnelle sur le parquet de Paris-Bercy ! À 15 ans, alors qu'on rêve encore de pouvoir en faire son métier, c'était un moment extraordinaire », confie Romane Berniès du haut de son 1,70 mètre.

Ces premiers succès lancent officiellement sa carrière de basketteuse professionnelle en club, mais aussi en équipe de France malgré un premier écueil quand elle fait partie des dernières recalées

pour le championnat du monde cadettes en 2010. C'est finalement un an plus tard, en 2011, qu'elle découvre l'équipe de France juniors pour disputer le championnat d'Europe (une compétition marquée par ses 17 points inscrits en demi-finale). Sous le maillot bleu ou avec celui des Tangos (Bourges), Romane progresse étape par



DR

* Elle a été à la tête de l'équipe de France féminine d'août 2013 aux Jeux olympiques de Tokyo en 2021, remportant cinq médailles européennes et une médaille olympique. Depuis septembre 2023, elle est l'entraîneuse du club féminin d'Istanbul.

étape et découvre naturellement le championnat de France professionnel, avec une nouvelle coupe de France en 2014, ainsi que l'Euroligue (coupe d'Europe). Présélectionnée par Valérie Garnier (ex Temple-sur-Lot) pour la coupe du monde 2014 en Turquie, elle fait à nouveau partie du dernier wagon de joueuses non retenues. Une terrible déception qui la poussera à se remettre en question en acceptant un nouveau challenge à Angers afin de sortir de son rôle de remplaçante de luxe derrière l'icône du basket français et meneuse titulaire à Bourges, Céline Dumerc. Après deux ans à Angers, Romane prend la direction de Lattes-Montpellier (2017-2021) avant de vivre une expérience d'un an en Pologne puis de revenir sur les bords de la Méditerranée en 2022. « *Le nouvel entraîneur, que je connaissais bien, m'a appelée et je n'ai pas voulu rater cette opportunité* », explique cette férue de sport qui trouve dans la diversité des clubs de Montpellier, l'une des villes les plus sportives de France, l'occasion d'assouvir ses passions.

Joueuse plutôt réservée, mais avec un style de jeu dynamique et généreux, Romane Berniès s'entraîne deux fois par jour en moyenne à Montpellier et partage son temps libre avec ses proches lors de balades ou de bons repas. « *Je suis une épicurienne, c'est mon côté lot-et-garonnais.* » Fière de son département, elle n'a d'ailleurs pas hésité, dès que le règlement l'a

autorisé, à choisir comme numéro de maillot le 47. Comptant 41 sélections en équipe de France, dont certaines dans la discipline en vogue du 3x3, notre championne ne cache pas son objectif de



À Bourges, DR



Fière de son maillot 47, DR

disputer les prochains JO de Paris. « *C'est évidemment un objectif et je m'y prépare pour y parvenir, mais cela passe d'abord par de bonnes performances en club* », confie Romane qui n'oublie jamais « *son Lot-et-Garonne, ses racines, sa famille et ses amis* » où qu'elle soit dans le monde.

Julie Barennes, une talentueuse coach

Bien que née à Agen le 9 février 1986, Julie Barennes est 100 % layracaise ! C'est en effet sur les rives du Gers que la basketteuse a foulé, dès l'âge de 4 ans, le parquet de la salle qui héberge aujourd'hui le BCLA (Basket club Layrac-Astaffort), club dont elle est la marraine. Depuis ses premiers pas baskets au pied, Julie Barennes a gravi les échelons pour se hisser parmi les grands noms du basket féminin français, d'abord en tant que joueuse, mais surtout dans sa carrière de coach. Sa passion pour le basket, toujours intacte, n'est pas due au hasard mais plutôt à un héritage familial transmis par ses parents, Béatrice et Jean-Pierre. « Elle n'a pas eu d'autre choix que de nous suivre, alors tout ça s'est fait naturellement », confient-ils dans un sourire. Bénévoles au club depuis des décennies, Béatrice et Jean-Pierre ont été tour à tour joueurs, dirigeants, cuisiniers... En plus de leur passion pour la balle orange, les parents de Julie lui ont également



Julien Bacot

transmis l'humilité gasconne et la force de caractère pour atteindre ses rêves. C'est cet état d'esprit qui a guidé Julie Barennes au moment de se lancer dans une carrière de basketteuse professionnelle démarrée au centre fédéral de Toulouse. « C'était la seule à ne pas être passée par un centre de formation et à venir d'un petit club comme Layrac ! Nous lui avons dit de foncer et surtout de prendre du plaisir, qu'il n'y avait rien à perdre et qu'elle pourrait toujours rentrer chez elle en Lot-et-Garonne », ajoutent ses parents. Dotée de capacités au-dessus des autres joueuses lot-et-garonnaises, Julie s'adonne aussi à d'autres sports comme le rugby et le football aux côtés de son frère aîné Bruce, « pas assez adroit pour le basket », glisse Julie.



Julien Bacot

D'un caractère sociable, attirée par le jeu, Julie Barennes connaît un premier tournant dans sa carrière sportive au moment de quitter, treize ans après y avoir signé sa première licence, le club de Layrac pour rejoindre Grandfonds afin d'évoluer au sein de l'équipe minime locale évoluant au niveau régional. Après un an sous les couleurs castelfondaises, elle rejoint le centre fédéral de Toulouse lors de la saison 2000/2001 et connaît alors ses premières sélections en équipe de France. Elle restera deux ans dans la ville rose avant de monter à Paris, toujours au sein du centre fédéral, une structure de formation gérée par l'Insep (Institut national du sport, de l'expertise et de la performance) où les jeunes talents du basket féminin français sont regroupés et affrontent chaque week-end des seniors dans les championnats de France de Ligue 2 (équivalant de la 2^e division) ou de Nationale 2. *« À Toulouse, je n'étais pas loin du Lot-et-Garonne et de ma famille, mais j'étais heureuse de partir*



à Paris pour vivre ma passion à fond avec mes copines de l'équipe de France. À cet âge-là, on ne réalise pas vraiment », se rappelle la Layracaise. Après quatre ans de formation (deux années à Toulouse puis deux années à Paris), elle quitte alors le centre fédéral pour disputer le championnat professionnel de basket féminin (LFB) en défendant tour à tour les clubs de Nice (2004-2007), Arras (2007-2009) et Basket Landes (2009-2012). En parallèle de sa carrière en club, affichant en 2012 un total de 189 rencontres de LFB et 5,7 points de moyenne par match, la Lot-et-Garonnaise enchaîne les succès prestigieux en équipe de France jeunes avec un titre de championne d'Europe cadettes en 2001, une médaille d'argent à l'Euro espoirs en 2004, un titre de championne d'Europe espoirs en 2005, le bronze à l'Euro espoirs en 2006 et de nouveau une médaille de bronze au Mondial espoirs en 2007.



Antoine Campa



C'est à la fin de son aventure de joueuse à Basket Landes, en 2012, que Julie s'interroge sur la suite de sa carrière. Ayant toujours eu une attirance pour le coaching (elle a obtenu son Brevet d'État d'éducatrice sportive à 22 ans et a ensuite entraîné les équipes de jeunes de Basket Landes), elle prend la direction de Toulouse pour continuer à s'entraîner et relève un dernier challenge avec l'UF Angers en Ligue 2. Sacrée championne de Ligue 2 avec Angers (9,4 points, 6,1 rebonds et 1,8 passe décisive en 15 rencontres), elle signe alors à l'intersaison 2012/2013 pour un retour à Basket Landes où elle termine sa carrière de joueuse en 2017 avant de devenir aussitôt l'adjointe de Cathy Melain, une coach qu'elle avait déjà accompagnée en 2014 auprès de l'équipe de France féminine U16. « J'ai toujours été intéressée par le travail de coach. J'ai vu mes parents entraîner à Layrac et j'ai suivi ce chemin. D'ailleurs, je retrouve à Basket Landes cette même ambiance où tout le monde vient au match pour partager un moment convivial, voire familial. » Une direction professionnelle qui n'étonne pas Béatrice et Jean-Pierre Barennes. « Dès qu'elle est arrivée à Basket Landes, elle jouait le samedi et il fallait la laisser au beau milieu de la France pour entraîner les jeunes le dimanche après-midi ! Elle a toujours aimé ça ! »

Sa longue expérience et sa passion intacte lui permettent de rapidement trouver ses marques dans ce nouveau rôle de coach qu'elle endosse définitivement en 2019. Seule aux commandes de l'équipe professionnelle de Basket Landes, les résultats ne se font pas attendre avec un titre de championne de France, le premier dans l'histoire du club landais, au printemps 2021 suivi de deux coupes de France en 2022 et 2023. Au même moment, elle devient en octobre 2021 entraîneur de l'équipe nationale des Pays-Bas, aux côtés d'Aurélié Bonnan. Ses qualités de coach attirent naturellement l'intérêt de la Fédération française qui la nomme entraîneur de l'équipe de France féminine U20 à l'automne 2023, pour la plus grande fierté de tout un club et d'un département. « *Le Lot-et-Garonne est toujours dans mon cœur et j'y reviens dès que possible. Je suis fière d'être lot-et-garonnaise même si je regrette qu'il n'y ait pas d'équipe de basket de haut niveau alors que le potentiel est là* », conclut Julie.

Coach : entraîneur



Anaïs Dehan, l'étoffe d'une championne

Née le 16 avril 1985 à Nérac, Anaïs Dehan s'est prise très jeune de passion pour les chevaux. Pratiquant l'équitation dès son enfance, cette compétitrice dans l'âme est également passée par le dojo du club de judo de Nérac (pendant douze ans) et s'est essayée à la boxe française. Son goût du contact, de la confrontation physique et des challenges l'a naturellement amenée au rugby lors de ses années lycée. « *J'étais collégienne à Lavardac avant de rejoindre le lycée de Nérac pour suivre des études STT économie-droit de l'entreprise avant d'intégrer le lycée agricole pour un bac professionnel conduite et gestion de l'entreprise agricole (CGEA). J'aimais beaucoup le rugby et mon poste de 3^e ligne aile (elle mesure 1,80 m) mais j'ai dû arrêter ce sport à la fin de la mixité car il n'y avait, à l'époque, pas d'équipe féminine en Lot-et-Garonne* », explique Anaïs Dehan.

Passionnée par les chevaux, notre future championne de billard réalise son rêve en exerçant un premier métier de déboureur* de jeunes chevaux, mais elle change ensuite radicalement de voie, à seulement 20 ans, pour devenir chauffeur en messagerie. C'est dans le cadre de cette activité qu'elle est victime d'une grave blessure au tendon sus-épineux à l'épaule entraînant un an de rééducation et donc l'arrêt de toute activité physique. « *La médecine du sport m'a clairement expliquée que cette dernière blessure, survenant après*

d'autres, était celle de trop. Arrêter le sport a été très compliqué pour moi », se rappelle Anaïs.

Privée d'activité physique et de compétition, la Néracaise profite alors de ses 20 ans pour sortir avec ses amis et découvre, à tout hasard dans un coin de bar, le billard. Alors qu'elle prend plaisir à y jouer entre amis, sans même se douter que c'est un sport structuré avec une fédération, une de ses connaissances lui parle d'un club en Lot-et-Garonne : le Billard club agenais. Voyant là l'occasion de renouer avec la compétition qui lui manque tant, Anaïs l'écoute lui parler d'entraînements, de bases techniques, de tournois et décide, en 2012 à l'âge de 27 ans, de pousser les portes du club installé rue Jourdain à Agen. À raison de deux à trois entraînements hebdomadaires (chaque séance durant quatre heures), Anaïs



DR



DR

* Le débouillage consiste à amener le cheval à accepter une selle, un filet et un cavalier ou à accepter de tracter un véhicule et à comprendre et exécuter des ordres de base.

Dehan découvre la technique et surtout la stratégie de ce sport si différent des disciplines qu'elle avait l'habitude de pratiquer. « Cela va même à l'encontre de ma personnalité, mais c'est ce que j'ai aimé dans ce nouveau challenge. Le billard réclame une grande patience, du calme et beaucoup de concentration sur des matches qui sont souvent très longs. C'est une fatigue plus mentale que physique mais j'ai vite voulu aller plus loin et savoir jusqu'où je pouvais aller en compétition. C'était une sorte de renouvellement pour moi. »

Sans autre ambition que de retrouver le goût de la compétition, Anaïs participe à son premier tournoi régional de billard anglais (blackball) à Albi (Tarn). Arrivée seule dans ce nouvel univers avec son polo du Billard club agenais sur le dos, la Lot-et-Garonnaise remporte la finale et se voit automatiquement qualifiée pour les championnats de France. Lors de cette grande compétition organisée par la FFB (Fédération française de billard), elle reçoit la visite surprise de son entraîneur (M. Chang Fu) venu spécialement la soutenir et lui prodiguer quelques conseils précieux, notamment dans la manière d'aborder et de préparer



DR

les matches. Battue en demi-finale par la championne de France en titre, et future gagnante de la compétition, elle remporte la petite finale et finit sur la troisième marche du podium pour sa première participation à un tournoi FFB !

Prise par son métier de chauffeur, Anaïs ne peut malheureusement pas se libérer pour suivre le tournoi national FFB, celui qui ouvre les portes de l'équipe de France, et décide de s'essayer, en 2016, à une autre discipline du billard anglais organisée par la FBEP (une fédération de billard créée en 1999 qui organise des compétitions de billard anglais selon les règles WEPF). Pouvant participer plus facilement aux tournois FBEP, elle éclate au grand jour en remportant plusieurs compétitions et attire les regards de l'équipe de France. Quatre ans plus tard, en 2020, Anaïs Dehan revient dans le circuit FFB avec de



DR

nouvelles ambitions. « *J'ai fait le pari d'arrêter mon métier pour me consacrer à 100 % au billard et voir si je pouvais atteindre un meilleur niveau. Côté professionnel, j'ai créé une auto-entreprise de revente de matériel de billard spécialisée en billard anglais.* » Équipée à son domicile lot-et-garonnais d'un billard de compétition, Anaïs s'entraîne tous les jours en réalisant des exercices sur les positions, la visée, le placement de billes sur le replacement de blanches ou des situations de jeu selon les différents scénarios. Un programme supervisé par un entraîneur fédéral (Clément Goudin) nommé depuis la sélection d'Anaïs, en janvier 2020, parmi les dix joueuses composant l'équipe de France féminine. De son côté, la Lot-et-Garonnaise s'appuie aussi sur les conseils d'un coach personnel Collette Henriksen, une joueuse britannique possédant une très grande expérience avec cinq titres de championne du monde individuelle, qui l'aide sur son jeu et sa préparation mentale.

La sélection pour le groupe France fait changer Anaïs de catégorie. Très encadrée par la Fédération, qui la suit sur chaque tournoi, lui propose des exercices, des rendez-vous en visio et l'aide à progresser au quotidien, notamment sur son mental. La Néra-caise est récompensée de ses efforts par une première sélection en bleu lors des championnats du monde organisés à Albi, une salle qu'elle connaît bien. Aux côtés des cinq autres internationales, Anaïs réalise de superbes performances et remporte deux titres de championne du monde, en double et par équipe. Portée dans son élan et toujours « sur son petit nuage », elle enchaîne les victoires (championne du monde FBEP par équipe et demi-finaliste en double en



juillet 2023 à Agadir) et finit même dans la sélection mondiale, réunissant les cinq meilleures joueuses de la planète ! L'année 2023 se poursuit sur la même cadence avec un titre de championne d'Europe par équipe et une médaille de bronze en individuelle. En résumé, la Lot-et-Garonnaise a donc été deux fois championne du monde par équipe et en double mais aussi championne d'Europe par équipe et médaillée de bronze en seulement un an, d'octobre 2022 à novembre 2023 !



Toujours autant passionnée par le billard anglais, Anaïs Dehan prépare les prochains championnats du monde de blackball qui se dérouleront à Malte en octobre/novembre 2024 et regrette que le blackball (billard anglais) féminin soit peu connu malgré les efforts de communication de la Fédération française. Un message qu'elle entend relayer ici en Lot-et-Garonne en partageant son expérience et sa passion notamment auprès des jeunes licenciés du Billard club agenais qu'elle fréquente encore dès qu'elle le peut.





Accélérer et
passer le relais

Accélérer et passer le relais

« Les Jeux olympiques doivent être réservés aux hommes, leur rôle [des femmes] devrait être avant tout – comme dans les concours antiques – de couronner les vainqueurs », dixit Pierre de Coubertin.

C'est heureusement contre son gré que le Comité international olympique se prononcera officiellement en faveur de l'admission des femmes aux Jeux olympiques en 1928, comme une suite logique et salutaire aux premiers pas réalisés par une poignée de femmes depuis les Jeux de Paris en 1900 et face au succès des Jeux féminins. Certaines pourront ainsi participer

aux JO dès le début du XIX^e siècle. De Jeux en Jeux, des disciplines s'ouvriront à elles...

Si l'esprit « De Coubertin » a longtemps perduré lors de grands rendez-vous sportifs, à travers la présence d'hôtesse, à la plastique irréprochable, aux côtés de héros forcément masculins, il faudra attendre la fin des années 2010 pour que cette « tradition » soit questionnée et donne lieu à de profonds changements.

Construit sur les vestiges d'un passé sexiste, le sport conjugué au féminin n'échappe pas aux diktats de la société qui a longtemps relégué la femme au second plan. Et les stigmates sont nombreux.

Pour celles qui arrivent à percer dans le milieu du sport de haut niveau, la rémunération est souvent moindre. Les sponsors font également la fine bouche, trouvant les femmes sportives moins attrayantes. Selon une étude de l'Université de Cambridge, les compétitions féminines seraient trois fois moins exposées dans les médias que celles des hommes. Cette visibilité plus faible tend à dissuader les sponsors, diminuer les droits médias et la rémunération des joueuses. Dans ces conditions, nos sportives doivent mettre la main à la poche et faire l'impasse sur certaines compétitions faute de moyens financiers. D'autres



À peine ouvert aux femmes, le 800 mètres, remporté en 1928 par Lina Radke (à droite de la photo), leur est interdit jusqu'en 1960, jugé inadapté à la condition physique féminine - DR



Chloé Simons
au Jumping
international de
Liège en 2018, DR

Et que dire de la jeune génération! Alors que **Mélanie Dupin** truste les titres mon-

mettent fin à leur carrière lorsqu'elles deviennent maman. Elles le font parfois par choix, comme la championne du monde de voltige aérienne **Kathel Brageot** et d'autres fois par obligation.

Évoluer dans un milieu d'hommes n'est pas facile, mais nos sportives ont du caractère et ont le sens de l'adaptation. Elles ne souhaitent pas être reléguées aux seconds rôles et parviennent à s'imposer. **Catherine Gastou** a été l'une des toutes premières arbitres femmes dans le cyclisme. Petit à petit, à force de patience et de persévérance, elle est devenue la patronne des arbitres du monde entier. **Christine Pezet-Gonnet** se bat quant à elle contre le dopage depuis plus de vingt ans, après avoir été championne d'athlétisme. Elle transmet ses valeurs à de jeunes collégiens. Chacune à sa façon, elles ont su s'adonner à leur passion sans y laisser leurs âmes. Chacune vit à cent à l'heure, sauf Kathel qui évolue à 400 km/h dans son avion de voltige.

Laëtitia Parage,

la championne du monde 2011 de canoë-kayak, n'a pas peur, non plus, de se mouiller. Elle maîtrise à la perfection les descentes en eaux-vives. De son côté, **Patricia Ounzari** peut être considérée comme la « Jeannie Longo lot-et-garonnaise ». À 61 ans, son palmarès est édifiant : un titre de championne du monde master cyclo-cross 1998 et de multiples titres nationaux Ufolep.



Laëtitia Parage-Rebeyrol aux championnats de France de descente sur l'Isère à Macot-La Plagne en Savoie.
© Bruno Dazeur



Patricia Ounzari au national cyclo-cross Ufolep - Février 2007, DR

diaux sur son vélo, **Chloé Simons**, à seulement 16 ans, domine le tir à l'arc à cheval international depuis 2019, avec trois consécrations mondiales en 2019, 2021 et 2023. Passionnée d'équitation depuis son plus jeune âge, elle doit la découverte de cette discipline, qui trouve ses origines dans divers pays d'Asie, à sa grand-mère qui lui a offert un stage pour son anniversaire. Du même âge, son amie et coéquipière **Rachel Recoussine** a connu des débuts similaires qui l'ont conduite à deux reprises sur la troisième marche du podium mondial, en 2019 et 2023.



À 11 ans, la lot-et-garonnaise Rachel Béthoulières-Recoussine décroche la médaille de bronze aux championnats du monde de tir à l'arc à cheval.
© Morad Cherchari

Natalie Thoumas, l'envie de réussir

Natalie Thoumas est née à Agen le 30 avril 1962. Sa famille est ancrée dans l'agglomération agenaise depuis longtemps. Elle a toujours baigné dans le monde du sport puisqu'elle est issue d'une famille de sportifs. Ses parents se sont connus aux Patriotes agenais et, par ailleurs, il suffisait à son père, quand il était enfant, de traverser la rue devant son domicile pour se retrouver au stade. Il appréciait beaucoup cette facilité qui lui a permis de s'entraîner à la pelote basque aussi souvent qu'il le souhaitait. Parce que c'est le sport qu'il a pratiqué assidument où il s'est distingué au niveau national, le mur à gauche de pelote du COJC (Centre omnisports Jacques-Clouché) de Boé porte son nom « *Jean-Pierre Thoumas* ». À presque 85 ans, ce dernier, qui a été athlète, entraîneur et dirigeant, continue de s'intéresser au sport agenais (rugby et pelote basque en particulier) et de s'y impliquer parfois.

C'est en pratiquant la danse puis la gymnastique, aux Patriotes agenais, que Natalie a débuté dans le monde du sport et des activités physiques. Elle en a fait de 8 à 11 ans avant de découvrir l'athlétisme. La piste d'athlétisme du stade Rabal à Agen venait de sortir de terre et d'être inaugurée, et le père de sa meilleure amie y était concierge. Cette dernière, tout naturellement, s'était mise à l'athlétisme et a incité Natalie à faire de même. Dotée d'une bonne condition physique, Natalie obtient très vite de bons résultats, si bien qu'à l'issue de deux

années, elle est sélectionnée au championnat de France, nous sommes en 1975. En athlétisme, les entraînements ne sont pas dissociés entre les garçons et les filles, il y a une véritable mixité sociale. Dans la catégorie cadette, elle enchaîne les victoires et poursuit sa quête en senior.

Après sa scolarité au collège Jasmin-les-îles, alors qu'elle aurait pu prétendre à intégrer la section sport-études du lycée de Talence (Gironde), elle choisit le lycée

Natalie porte le maillot 6, match de compétition contre Hongrie et Finlande, Arles, 1982, DR



Natalie
Thoumas-
Gui, s.l.n.d.
DR



Stendhal d'Aiguillon qui compte un bon enseignant d'EPS, Roger Merrien. Enseignant dans ce lycée de 1955 à 1989, éducateur hors pair, selon ses anciens élèves, il a révélé beaucoup de jeunes sportifs. C'est sous sa responsabilité que Natalie continue à développer ses capacités physiques et bénéficie d'une véritable émulation de groupe. Il avait une méthode éducative particulièrement bénéfique pour le développement physique et l'accomplissement humain : il réalisait des fiches en dessinant le déroulé des séances d'entraînement adapté au niveau des sportifs. Les élèves travaillaient en ateliers par discipline avec leurs fiches d'exercices physiques à réaliser. Une méthode qui, par la suite, a fait de nombreux émules. Bref, cet expert en « maïeutique sportive » a permis au lycée d'Aiguillon d'être élu établissement scolaire le plus sportif de France, en 1983, par le journal *L'équipe*.

Dans sa période post-bac, Natalie n'était pas très fixée sur son avenir professionnel, le point de mire demeurant l'athlétisme, à raison de douze entraînements par semaine. L' élu d'Agen alors en charge des sports lui propose un travail à mi-temps sur le quartier de Montanou, dans le cadre d'un projet sports dans le quartier et également auprès des élèves de l'école Paul-Langevin. Elle accepte sans hésitation : cette activité à mi-temps lui permettait de poursuivre ses entraînements et, convaincue par les belles valeurs que véhicule le sport, elle souhaitait s'inscrire dans la transmission. Pour elle, encourager la pratique sportive dans les quartiers est important car cela permet de s'ouvrir, de se découvrir,

de partager des émotions et de se rassembler. « *Montanou reste une belle aventure* », dit-elle, une très belle période de sa vie qui a engendré de belles émotions et une belle reconnaissance de la part des jeunes. En l'occurrence, de nombreuses relations ont été créées, en cette période de 1981 à 1985, car



Natalie avec des enfants du quartier de Montanou, années 1980, DR

le sport a ce très grand pouvoir de créer ce lien et des souvenirs indéfectibles ; les sorties du quartier pour se rendre aux entraînements et aux compétitions représentaient beaucoup, à l'image des vacances organisées par le Secours populaire pour des enfants de familles défavorisées. Quand, vingt ans plus tard, elle partage ses souvenirs avec les « anciens jeunes » qu'elle revoit de temps en temps, elle est émue de les entendre lui dire « *que quelqu'un comme toi s'intéresse à nous, c'était super important* ».



Elle gagne la course et devient championne de France, s.l., 1981, DR

Cependant, ses aptitudes personnelles et son appétence pour la compétition de haut niveau, domaine dans lequel elle souhaitait évoluer, l'amènent à Paris, dans le bois de Vincennes où elle intègre l'Insep (Institut national du sport, de l'expertise et de la performance) qui offre l'accompagnement nécessaire aux sportifs de haut niveau en matière de formation extra-sportive. Cela lui permet de reprendre des études et de faire en trois ans un BTS action commerciale. Elle y reste jusqu'en 1992. Elle a collectionné d'excellents résultats sur la course du 800 m, sa spécialité : neuf titres de championne de France entre 1981 et 1991 et la médaille d'or des Jeux méditerranéens de 1983 à Casablanca. Elle est aussi demi-finaliste des championnats du monde de 1987 à Rome, c'est l'année où elle bat son record personnel en 1 min 59 s et 83 centièmes. Natalie a toujours évolué en club et, en région parisienne, c'est le Stade français qui l'accueille, lui procure un logement et un soutien financier. Mais, rallier la région parisienne lui a aussi permis de retrouver son futur compagnon de vie, Olivier Gui, sportif de haut niveau lui aussi (vice-champion d'Europe junior du 400 m haies en 1985), coach du SUA athlétisme depuis que le couple est venu s'installer dans la région d'origine de Natalie avec ses deux filles.



Compétition en salle, Natalie porte le maillot 6, Paris-Bercy, 1991, DR

Alors qu'elle s'est toujours entraînée avec des garçons et que le 800 m est l'une des épreuves les plus difficiles physiologiquement, elle a su y faire sa place en tant que femme, notamment grâce à sa volonté et sa force mentale, son envie de réussir et d'aller au-delà de ses limites, mais aussi par le respect des règles et des autres, notamment en compétition. Dans cette discipline, c'est le chronomètre qui indique le résultat correspondant à la valeur du moment et c'est parfois compliqué d'arriver en forme au bon moment. La force mentale importe pour se surpasser et pour résister à la douleur. Mais les autres aussi entrent en ligne de compte, qu'elles soient co-équipières les cas échéant ou adversaires, car savoir

perdre permet aussi de progresser et, même dans un sport individuel, s'il n'y a pas les autres, cela perd de son sens. Du reste, ses amies les plus proches sont des anciennes rivales sportives.

Son grand regret est de n'avoir jamais pu participer aux Jeux olympiques. Le préalable pour cela étant d'être parmi les vingt meilleures sportives mondiales, et elle a connu la déception de rater de très peu cette qualification. Avec le recul, elle pense qu'elle aurait pu y avoir sa place car l'histoire nous a montré que les filles des pays de l'Est étaient très probablement dopées mais, à l'époque, on ne parlait pas beaucoup de cette problématique. Elle a aussi compris à quel point il était important pour les filles de l'Est de sortir de leur pays lorsqu'en 1987, elle est passée de l'autre côté du mur de Berlin pour aller participer à une compétition.

Ses plus grands souvenirs, gages d'émotion intense, sont son premier titre de championne de France cadette lorsqu'à la sortie du virage, dans la dernière ligne droite, elle s'est sentie invincible. Et puis les victoires par équipe en club restent des moments forts et en particulier lorsqu'avec le Stade français, elle a gagné la coupe d'Europe des clubs.

Elle a eu la chance de ne pas connaître de blessure dans sa carrière, en raison, selon elle, d'une part, d'une bonne constitution physique de départ et, d'autre part, des entraînements adaptés. Mais, aller jusqu'au bout, voire au-delà, de ses limites demeure pour elle un point de vigilance, surtout dans les sports extrêmes où on peut se

demander jusqu'où laisser aller les jeunes femmes sans que cela leur porte préjudice à un moment donné... On parle aussi de burn out dans le domaine du sport, il faut donc jauger le taux de pression sur les sportives, mais aussi être vigilantes sur les comportements des entraîneurs qui pourraient être sexistes ou déviants. Au-delà de ce point d'attention, la réalité et l'avenir du sport en France lui laissent un arrière-goût pessimiste. Étant co-présidente du SUA athlétisme, elle constate que les clubs n'ont pas assez de moyens, qu'il n'y a pas de réelle politique sportive en France et que la dynamique des clubs repose essentiellement sur les bénévoles. Les Jeux olympiques qui se dérouleront en France en 2024 n'ont pas apporté de moyens supplémentaires aux clubs et aux comités sportifs. Cependant, il faut évoquer la création du pôle sportif de la plaine des sports d'Agen inauguré en 2022 qui a été « baptisé » du nom de Natalie Thoumas-Gui. À l'évidence, elle est typiquement une femme inspirante pour les jeunes générations !

Agén, pôle sportif Natalie Thoumas-Gui, 2024



Joëlle Debrouwer, une championne au destin brisé

Durant plus d'une décennie, du milieu des années 1970 au milieu des années 1980, la maubeugeoise Joëlle Debrouwer domina le demi-fond tricolore, multipliant les titres et les sélections sur piste comme en cross. Hélas, une chute aux championnats de France de cross à Angers en 1986 a bouleversé à jamais sa vie.



En 1975

Née le 18 octobre 1950 dans le Nord, Joëlle Debrouwer est spécialiste des courses de demi-fond. À son arrivée en Lot-et-Garonne, elle passe par le SUA athlétisme et le club de Villeneuve.

Le palmarès de celle qui comptabilise 45 sélections en Équipe de France inspire le respect : deux fois championne de France Élite du 1 500 m en 1976 et 1977, quatre fois championne de France élite du 3 000 m en 1975, 1978, 1980 et 1981, championne de France d'athlétisme en salle du 1 500 m en 1981, et huit fois championne de France de cross-country de 1975 à 1979, et en 1981, 1983 et 1984.

Elle améliore à neuf reprises le record de France du 3 000 m, dont l'une dans le temps de 9 min 24 s 4 en terminant deuxième de la course disputée lors de la

rencontre, masculine et féminine réunies, France-Grande-Bretagne ; rencontre remportée en juillet 1975 à Dieppe par la France sur le score de 239 points à 191 points. Elle porte même ce record à 8 min 59 s en 1980. Trois ans plus tard, à Louvain, elle établit un nouveau record de France du 5 000 m en 15 min 52 s 60.

En 2005, Joëlle tente alors de se remettre à la course en handisport. *« J'ai couru les 15 kilomètres du Villeneuvois à la Myre-Mory, dans mon fauteuil de tous les jours, pliée en deux. Ce fut une sensation de plaisir formidable »*, disait-elle dans la presse. Puis, tout change avec l'arrivée de son fauteuil de compétition, financé par l'association « Les bouchons d'amour ». Il est donc adapté à sa morphologie. Joëlle Debrouwer comptait bien triompher aux couleurs du Stade villeneuvois, mais l'éclaircissement a été de courte durée, le handicap gagnant du terrain.



Joëlle courant aux couleurs du SUA Agen au cross Sud-Ouest (fin des années 1970)
© Jean-François Grousset

Christine Pezet-Gonnet, le dopage dans le collimateur

« *Ne rien lâcher.* » Voilà le crédo de Christine Pezet-Gonnet depuis qu'elle est toute petite. Née à Moissac en 1960, elle arrive à Agen avec ses parents à l'âge de 5 ans. Rien ne la prédestinait à faire carrière dans le sport et en particulier dans l'athlétisme, ni à être une militante anti-dopage. Sa mère était postière, son père banquier et ses grands-parents, agriculteurs. C'est certainement sa passion pour les challenges et les défis qui la mèneront sur les terrains et les pistes de divers sports.

Aujourd'hui, du haut de ses 63 ans, ce petit bout de femme de 1,58 m ne manque toujours pas de tonus ! Elle avoue sans détour avoir un rapport particulier avec le chrono. « *J'aime le défi, mais aussi défier les autres.* » Son esprit de compétition s'explique alors... Elle pousse son corps dans ses retranchements, « *pour le sentir* » au risque, parfois, de le malmener et de faire de courtes haltes dans le camion de la protection civile, comme cela a été le cas en 2022 pour le trail de Prayssas. Toujours aller plus haut, plus loin dans les défis, dans le dépassement...

Enfant, elle se voyait acrobate. Pour défier les éléments ? L'apesanteur ? Elle ne sait plus trop exactement. Ce qui est certain, c'est que sa mère n'était pas d'accord. « *Elle m'a proposée d'être professeur de sport. J'ai dit ok.* » Christine fait alors une licence Staps (Sciences et techniques des activités physiques et sportives) à Bordeaux. Diplôme en poche, elle exercera dans trois établissements pour définitivement poser ses baskets au collège Adèle-de-Trenquelléon



DR

(collège Sainte-Foy) à Agen à l'âge de 27-28 ans. À la retraite depuis un an et demi, elle continue d'y aller. « *C'est ma seconde maison. Je ne peux pas couper les ponts...* » D'autant plus qu'elle mène des actions « anti-dopage » avec les jeunes depuis plus de vingt ans. Les Jeux olympiques de Paris 2024 sont un terrain de jeu inespéré pour dérouler sa communication. Mais pour comprendre son engagement, il faut revenir à ses débuts dans le sport.

Vers l'âge de 13 ans et durant dix ans, elle pratique le handball. Sa vitesse lui permet d'être à un poste clef dans le collectif et de marquer des buts. Avec son équipe universitaire, elle obtient même le titre de championne de France en 1981. Puis un changement d'entraîneur fait qu'elle s'éloigne de ce sport. Elle tente alors le basket : sprint et rebond sont ses

Vice-championne du monde sur le relais 4x400 m en 2015 en Master

atouts et... ses faiblesses. « *Je suis restée quasiment toute la saison sur la touche pour fautes ! Ce sport demande trop de maîtrise de soi...* », explique celle dont les jambes fourmillent d'impatience, toujours prêtes à bondir, à exploser. Alors l'expérience est de courte durée : une année. En même temps qu'elle débute sa carrière de professeure d'éducation physique et sportive (EPS) au

palmarès est plus qu'honorable : vice-championne de France du 800 mètres catégorie vétérans avec un temps de 2 minutes et 25 secondes à 43 ans, 9^e aux championnats du monde en 2005 avec un chronomètre de 2 minutes et 29 secondes, 2^e au relais 4x400 m au championnat du monde des masters en 2015. Celle qui avoue être grisée par la vitesse et avoir l'impression de voler lors d'un sprint se laisse séduire de plus en plus par le semi-marathon. « *Il faut se renouveler.* » Elle aime surtout aller sur des terrains inconnus, « *mais pas sur celui du marathon. C'est trop long ! Ça ne me plaît pas !* ». Même si elle trouve son équilibre dans le dépassement, il faut que l'effort fourni lui procure un certain plaisir.

« *Être à 130 % me convient parfaitement* », explique-t-elle les yeux pétillants. Ses performances, elle les doit

à sa « *niaque* », à son hygiène de vie, « *des entraînements réguliers, des repas équilibrés, un peu de muscu, un peu de tout en fait* », confie-t-elle. Mais surtout pas de dopage !

Depuis vingt ans, elle mène des actions de sensibilisation contre le dopage avec et auprès des jeunes. Son implication est reconnue par le ministère des Sports et des Jeux olympiques et paralympiques. Elle bénéficie également du soutien de l'Agence française de lutte contre le dopage (AFLD) et du Comité national olympique. « *Je voyais le corps des sportives changer dans les vestiaires. Je me suis interrogée et j'ai voulu associer les collégiens à mes questionnements. Alors, j'ai posé cette question aux 3^e : "Pour améliorer vos performances, seriez-vous prêts à vous doper ?" Ils*

collège Adèle-de-Trenquelléon, elle se dirige vers l'athlétisme et le lancer de disque. « *Je le propulsais à 36-37 mètres !* » Puis, sur les conseils de ses entraîneurs du SUA, elle se laisse tenter par le demi-fond et tout particulièrement le 800 mètres, mais aussi le 400 et le 400 mètres haies.

Aujourd'hui, elle avoue que son grand regret est de ne pas avoir fait de sprint. « *J'ai raté le coche pour exploser... j'avais pourtant la pointe de vitesse qu'il fallait, un super mental qui me poussait et me pousse encore au-delà de mes limites. Je me sens revivre dans les finis des courses...* » C'est en effet à ce moment-là, lorsque la ligne d'arrivée est proche, qu'elle « met un coup d'accélérateur » pour remonter et dépasser ses concurrentes. Son





Rencontre avec Tony Estanguet à Agen en octobre 2022, à l'occasion de l'accueil des Assises nationales des Départements de France. Les jeunes ont chanté un couplet du clip et offert le tee-shirt réalisé par une élève du collège

ont répondu "oui" à 98 % ! » C'était en 2001. Deux ans après et plusieurs opérations de sensibilisation plus tard, la réponse à la même question est « non » à 98 %. Preuve que ses actions portent leurs fruits. Depuis 2005, elle les enchaîne. Elle édite un dépliant entièrement conçu avec les jeunes (180 000 exemplaires en 2023). Il est traduit en anglais et en espagnol. Elle se déplace aussi partout en France, toujours avec une petite équipe de collégiens, pour tenir des stands antidopage lors de championnats importants. « *Nous y allons à l'invitation des fédérations.* » Elle a réalisé un clip en association avec les chorales du primaire et du collège. Ses collègues Claire Cardron (professeur des écoles), Lise Dagatti (professeur de musique) et Nathalie Bonnet (enseignante en arts plastiques) sont également partie prenante, ainsi que les jeunes bien évidemment. Ils ont écrit la chanson et l'ont enregistrée au studio « L'Atelier » de Cédric Moulié. Une partie du clip a été tournée au stade Rabal d'Agen sous la houlette du réalisateur Cyril Virelaude. L'émission *Télématin* et d'autres lui ont consacré des reportages. Aux paroles porteuses d'espoir sans moralisation, s'intercalent des messages de personnalités : Christophe Bassons (cyclisme), Stéphane Diagona (athlétisme), Benjamin Malaty (athlétisme), Tony Estanguet (canoë et président du Comité d'organisation des Jeux olympiques et paralympiques de Paris 2024), Emmeline Ndongue (basket-ball), Gabriel Tual

(athlétisme), Marie-George Buffet (ancienne ministre française des Sports), Amélie Oudéa-Castéra (ministre des Sports et des Jeux olympiques et paralympiques depuis mai 2022), etc.

En vue des JO 2024, les collégiens ont réalisé un tee-shirt qu'ils portent fièrement à chaque occasion, comme lors du rassemblement des Départements de France qui a eu lieu à Agen en octobre 2022. Actuellement, Christine et les jeunes travaillent sur un flipbook. Ce petit livret de dessins en mouvement quand il est feuilleté met en scène les JO 2024. « *Je suis en relation avec Marine Ecobichon à la communication du comité Paris 2024. La délégation régionale académique à la jeunesse, à l'engagement et aux sports (Drajes) est aussi partenaire de cette initiative innovante.* »

Christine ne manque pas d'idées pour lutter contre le dopage. Elle assure « *qu'il faut être là au bon moment et ouvrir les bonnes portes pour se faire entendre et être vue* ». Et lorsqu'une porte reste fermée, elle passe par la fenêtre... Grâce à elle, le Lot-et-Garonne est le porte-drapeau de la lutte contre le dopage aux JO 2024.



Thierry Breton

Le 25 mai 2019, Christine Pezet-Gonnet supervise l'enregistrement de la chanson « anti-dopage » avec le musicien Cédric Moulié. Le lendemain, les images du clip seront tournées au stade Rabal à Agen



Thierry Breton

Mélanie Dupin, une fine stratège

Championnat du monde
en Colombie, DR

Chez les Dupin, tout le monde (ou presque) est affilié à la Fédération française de cyclisme (FFC) : son frère Mathieu âgé de 19 ans aujourd'hui*, sa mère Valérie et son père Fabien qui a aussi été licencié à l'Ufolep (Union française des œuvres laïques d'éducation physique) comme l'était son père avant lui. Même les grands-parents maternels et paternels font du vélo en loisirs (randonnée, cyclotourisme...).

Mélanie, à
ses débuts, à
cinq ans.
© Guy Dagot

Dans ces conditions, il était normal que Mélanie, née le 15 octobre 2006 à Marmande, fasse du cyclisme en compétition dès l'âge de 5 ans ! « Mes parents faisaient déjà du vélo en compétition, et mon frère a demandé à en faire lui aussi. Me sentant mise de côté, j'ai alors dit « Je fais comment moi !

Je n'ai pas de vélo », se rappelle Mélanie. L'affaire a vite été réglée, et elle a eu, elle aussi, son deux-roues. De 2011 à 2018, elle est inscrite au club de cyclisme de Marmande, puis à celui de Sainte-Livrade jusqu'en 2021. Ses spécialités sont alors le cyclo-cross et la route. Mais pour participer à des compétitions junior, il faut absolument être dans une équipe. Les Dupin apprennent qu'une de leurs connaissances, Julien Morin, entraîneur à Mont-de-Marsan, monte



justement une équipe junior au Stade Montois cyclisme. Mélanie et Mathieu intègrent donc le club landais.

« Une fracture de la clavicule en juin 2022 m'oblige à renoncer aux championnats de France route prévus début août. C'est l'une de mes plus grosses déceptions », souffle celle qui n'a pas encore 18 ans et tout l'avenir devant elle ! « Alors, je me suis préparée pour les championnats de France piste qui se déroulaient trois semaines plus tard. Cela me laissait le temps de me rétablir. La saison 2023 a donc été plus axée sur la piste que sur la route. » Et quelle saison ! Elle devient vice-championne d'Europe de poursuite par équipe Junior 1, et double championne du monde de poursuite par équipe et de course aux points. « Les championnats du monde de la course aux points ont été ma plus belle victoire ! Sur le coup, je n'ai pas réalisé car je n'ai jamais été en tête. Le dernier classement a été déterminant pour la victoire. Je fais 2^e et je marque

* Champion Nouvelle-Aquitaine minime en 2018 et champion Nouvelle-Aquitaine du contre la montre junior 2022



Championnat du monde
en Colombie, DR



donc 6 points alors que l'anglaise qui menait fait 5^e et prend zéro point. Cela m'a permis de revenir à égalité de points avec elle. C'est la place à l'arrivée qui m'a permis d'obtenir la victoire. Sur le coup, je ne savais pas que j'avais gagné. J'ai compris lorsque j'ai vu mes coach sauter de joie à mon arrivée. La Marseillaise a été un moment riche en émotions. C'était ma 2^e après la victoire par équipe, mais cette fois-ci, j'étais seule sur le podium. » Mélanie a la carrure d'une très grande championne. Elle sait donner le meilleur d'elle-même lorsqu'elle est confrontée aux autres.

En 2024, elle va privilégier la route. « Car je préfère vraiment cette discipline... Cela dit, le cyclo-cross reste toujours dans un coin de ma tête aussi... » Son cœur balance et s'anime lorsqu'elle explique les caractéristiques de la route, de la piste et du cyclo-cross. « La route demande plus d'endurance que la piste, les courses sont plus longues et les parcours changent d'une course à l'autre. Il faut donc être capable de s'adapter. La piste demande plus d'intensité mais aussi de la résistance dans l'effort, de la tactique et une bonne lecture de course. Quant au cyclo-cross,

il demande plus de technique que les deux autres, mais aussi de la résistance et de l'intensité. » Cette lecture prouve que Mélanie est une fine stratège. C'est également une battante qui donne tout quelle que soit la situation. Elle se rappelle d'ailleurs la fois où elle est tombée de trotinette. « Je me suis fait un trou au genou trois jours avant le championnat d'Aquitaine, mais j'ai tout de même gagné la course devant tous les garçons, malgré l'interdiction de faire du vélo pendant deux mois ! »

Elle trace sa voie et persévère. Cela fait d'ailleurs partie de l'une de ses forces. « J'ai une réelle capacité d'adaptation, un esprit d'équipe et de la persévérance. » Voilà la recette de Mélanie qui excelle dans le



2023 : Championnat de France à Plédran
© DirectVélo

dépassement de soi et la gestion de l'effort lors d'une course. Elle sait aussi « *en garder sous la pédale* » pour pouvoir se placer à l'arrivée et devancer ses adversaires. Si la victoire la motive, ce n'est pas le cas des entraînements d'endurance seule. « *Je n'ai aucune motivation !* », confie-t-elle. La gestion du

mercredi, et également le week-end en période de compétition ». En parallèle, elle fait régulièrement du renforcement musculaire, mais ne suit pas de régime alimentaire particulier. « *Je fais seulement attention à certaines périodes de l'année en fonction des objectifs.* » Et son objectif est de devenir cycliste



Course de Pujols
© Guy Dagot

professionnelle. Pour l'heure, elle poursuit une scolarité « *plus ou moins classique* » au lycée Val de Garonne à Marmande. « *Je suis actuellement en terminale. J'apporte mes cours quand je vais sur les courses. La plupart des profs comprennent la situation et m'aident en cas d'absence, comme mes amies d'ailleurs qui m'expliquent les cours que j'ai loupés et m'envoient les leçons.* »

Pas facile de concilier la vie de jeune

stress lors d'une compétition peut aussi être parfois difficile surtout quand elle est seule. Par contre lorsqu'elle est dans un groupe « *et qu'il y a une bonne ambiance, je n'y pense plus* ». En janvier 2024, elle a encore performé en se classant quatre fois à la deuxième place (poursuite par équipe, poursuite en individuel, course aux points et tempo race) du plus grand rassemblement des juniors européens sur piste à Apeldoorn aux Pays-Bas.

Arriver au plus haut niveau n'est pas dû au hasard. Mélanie s'entraîne dur jusqu'à dix heures par semaine « *avec une sortie de 2 h 30 / 3 h le*

filles, de lycéenne et d'espoir du cyclisme féminin. Mais Mélanie garde la tête froide et peut compter sur le soutien sans faille de ses parents. Elle ne s'emballe pas non plus. « *Cela met un peu de pression, c'est sûr. Mais je sais aussi qu'il me reste beaucoup de travail à faire pour arriver au niveau mondial professionnel.* » Mélanie regarde, cependant, vers les Jeux olympiques de... 2028. « *C'est un peu tôt pour les JO de Paris* », conclut-elle modestement alors qu'elle ambitionne une médaille aux Jeux de Los Angeles et d'ici là un nouveau titre de championne du monde sur route cette fois-ci.

Catherine Gastou, la patronne des arbitres

Elle est une pionnière dans une discipline très masculine ! La Lot-et-Garonnaise Catherine dite « Cathy » Gastou a en effet été la première femme arbitre (ou commissaire) de cyclisme internationale française, à officier en 1992. Dans ces années où l'on pouvait entendre : « *une femme sur un vélo, c'est moche** ». Contrairement aux femmes cyclistes, elle était plutôt sur un podium ou dans une voiture avec son carnet, son stylo et son sifflet. Cependant, elle reconnaît que les débuts ont été difficiles, qu'elle a dû travailler dur, faire ses preuves, serrer les dents et « encaisser » les remarques. Elle a construit sa carrière comme elle a pu sans référence. *« Aujourd'hui, je veux être un exemple pour les femmes arbitres, car mon parcours, à moi, a été laborieux ! On m'a surveillée plus que si j'avais été un homme. Mais maintenant, je suis écoutée. Tout le monde reconnaît mon travail, mon sérieux et mes compétences. »* Cela tombe bien car elle est la patronne de tous les arbitres depuis sept ans : une première encore ! *« Je dirige 500 commissaires du monde entier dont seulement 20 % sont des femmes. Dans le très haut*



Coupe du monde paracyclisme
Huntsville 2023 (Alabama), DR

niveau du cyclisme sur route, nous sommes à peine six », explique-t-elle avec une sincère modestie. Cathy est humble et sa voix posée. *« Beaucoup de femmes arbitres ont malheureusement arrêté... faute de temps ou de soutien. Moi, j'ai pu m'appuyer sur ma famille et mes amis. Pour se faire reconnaître dans ce milieu d'hommes, il faut beaucoup travailler, se former sans cesse, se faire respecter et connaître tous les rouages. »*

Et elle est incollable. Elle peut bénéficier des conseils de son conjoint suisse Nicolas Coudray, rencontré sur le Tour du Limousin 1998, qui a eu une carrière de coureur



Tour de Guanxi -
Chine, DR

Jeux paralympiques
de Rio 2016, DR

car sans arbitre, pas d'épreuve. Il est indispensable pour faire respecter les règles du jeu.

« Lorsque je suivais avec ma mère, mon père et mon frère, je me suis très vite rendu compte que les jeunes étaient pénalisés par les règlements de compte des adultes. » Déjà à l'époque, elle était dans l'observation et l'équité. « À mon niveau, j'ai pensé que si je pouvais aider, je devais m'impliquer. » Alors, elle passe son premier examen d'arbitre régional « l'année du bac en 1982, à 18 ans. » Trois ans plus tard, elle devient arbitre nationale. Elle grimpe un à un les niveaux vers le sommet. En 1987, elle devient commissaire national UCI (fédéral) et peut ainsi officier sur les épreuves françaises du calendrier UCI (Union Cycliste Internationale basée en Suisse). « L'UCI est l'organe de gouvernance du cyclisme mondial. C'est la fédération internationale qui développe et supervise le cyclisme en tant que sport de compétition et la pratique de diverses disciplines (route, piste, VTT, BMX, Trial, freestyle, cyclocross, paracyclisme...) dans le monde entier. » Puis en 1991, elle change de braquet et devient commissaire international. Désormais, elle peut arbitrer pour l'UCI sur les épreuves organisées partout dans le monde et sur les épreuves nationales et internationales en France.

Jeux olympiques de
Sydney 2020, DR

professionnel pendant 13 ans en Belgique. Dans sa tendre enfance, elle a toujours été dans le sillage de son père Louis (cycliste amateur) et de son frère Daniel (jeune cycliste prometteur). Dans le sillage, c'est beaucoup dire puisqu'elle était plutôt du côté des spectateurs et de ceux qui encouragent. « Je fais du vélo en loisir, non en compétition. Je n'ai pas les aptitudes. » En revanche, elle a toutes les qualités pour être commissaire cycliste. « C'est l'équivalent d'un arbitre de football ou de rugby, à l'exception que nous sommes tous des bénévoles et non des professionnels. Et je pose des congés pour aller aux compétitions. Je suis cheffe de service transports scolaires à la Région Nouvelle-Aquitaine (compétence du Département jusqu'en 2015). » Elle voudrait que ses missions d'arbitre soient plus reconnues (notamment auprès de ses employeurs),

Jeux paralympiques
de Pékin - 2008, DR



Vuelta
2022 (Tour
d'Espagne), DR



Jeux paralympiques
de Tokyo 2020, DR



Milan-San
Remo 2023,
DR

Cathy sillonne la planète (Europe, États-Unis, Canada, Chine, Australie, Brésil, Japon...) et son palmarès est éloquent : un Giro, une Vuelta, une vingtaine de championnats du monde, quatre Jeux olympiques... Mais toujours pas de Tour de France ! En 2017, sa carrière prend un tournant inattendu en devenant présidente de la commission internationale des commissaires de l'UCI. « *Je n'avais jamais imaginé accéder à ce poste. Dans mon imaginaire, il revenait à un homme... d'un certain âge.* » Pourtant, le poste lui revient, preuve que ses compétences sont reconnues par ses pairs. Elle sera bien évidemment présente aux JO de Paris pour encadrer les arbitres français. Parmi les tâches à réaliser pour les courses sur route : contrôle des engagements, repérage des zones à risque sur les parcours, relation avec les médias, gestion du protocole intempéries, surveillance des retours après des chutes, enregistrement des abandons, classement des coureurs après l'épreuve... Les arbitres interviennent aussi sur la piste (vélodrome).

Licenciée au Guidon agenais, Cathy est très attachée au Lot-et-Garonne et met ses compétences et son réseau au profit du territoire en organisant des courses cyclistes. La sixième édition de Chrono 47 (contre-la-montre par équipe), manche de trois Coupes de France aura lieu, à Francescas le 28 avril 2024. 48 équipes et 284 coureurs (soit 1 500 personnes) sont attendus. « *Une belle vitrine pour le département.* »

* *Propos tenus le 20 juillet 1987 par Marc Madiot, champion de France, lors de l'émission « À chacun son tour » présenté par Jacques Chancel.*

Organisatrice du Tour de
Lot-et-Garonne de 2013 à
2018, DR



Organisatrice
du Chrono 47
depuis 2019, DR



Lucie Jarrige, toujours plus haut

Lucie Jarrige est une femme pressée. Elle excelle aussi bien dans sa profession - chercheuse au CNRS (Centre national de la recherche scientifique) de Rennes - que dans sa discipline sportive : quintuple championne du monde para-escalade. Si elle côtoie les sommets, elle n'en reste pas moins attachée à ses racines. « *Je n'ai pas le temps de descendre voir mes parents à Monflanquin. Alors ce sont eux qui montent toutes les six semaines.* »

Née le 10 décembre 1990 à Mont-de-Marsan, elle arrive en Lot-et-Garonne à l'âge de 3 ans. Elle fait ses classes à Monflanquin, décroche son bac au lycée Bernard-Palissy à Agen, obtient sa licence de chimie à l'Université Bordeaux 1, un Master 1 et un Master 2 en chimie organique à l'Université Paris-Sud. Elle en sort même majeure de promotion. « *J'ai ensuite poursuivi avec une thèse à l'Institut de chimie des substances naturelles de l'université Paris-Saclay. Elle portait sur les nouvelles méthodes de fabrication de molécules plus respectueuses de l'environnement.* » En octobre 2017, elle obtient une bourse L'Oréal-Unesco pour les femmes et la science. « *Je suis devenue une « ambassadrice des sciences » auprès des collègues et des lycées afin de promouvoir les parcours scientifiques. Je me suis rendue en milieu rural notamment du côté de Monflanquin pour parler d'orientation et faire sauter les barrières que l'on s'impose soi-même.* » Cette bourse lui a aussi permis à 26 ans de participer à des congrès internationaux et de rencontrer « *les bonnes personnes pour la poursuite de ma carrière. J'y*

ai notamment trouvé mon post-doctorat que j'ai réalisé en Allemagne, à Marburg, près de Francfort. » En 2020, elle pose ses valises, ses éprouvettes et ses mousquetons à Rennes. « *Je suis chargée de recherches à l'Institut des sciences chimiques de Rennes. Je développe des catalyseurs à base de fer... C'est de la recherche fondamentale... Je cherche des solutions pour adapter les procédés industriels... Pour faire simple, je cherche à rendre la chimie plus propre, plus verte.* » Voilà ce qui anime Lucie, même si à un moment donné, elle voulait être pharmacienne.



Lucie Jarrige dans sa voie de finale aux Championnats du Monde para-escalade à Berne (Suisse) de 2023. Photo: david_pillet,photographie

Si tout semble bien se dérouler pour elle, un séisme est venu bouleverser sa vie l'année de ses 15 ans. On lui diagnostique un cancer des os causant l'amputation de sa jambe. « *Cela a été une période très dure, mais j'ai très rapidement décidé de me*

Podium des Championnats du Monde para-escalade de Berne (Suisse) en 2023 où Lucie Jarrige remporte son 5^e titre mondial. © Jan Virt



battre ou plutôt je me suis autorisée à vivre comme les autres. Je n'allais pas m'autocensurer juste parce que j'avais une jambe en moins. » Lucie est poussée par une force de caractère hors du commun. *« J'ai aussi été très bien entourée par ma famille et mes amis, cela m'a permis d'avancer. »*

Lors de ses études à Bordeaux, elle découvre la natation et le milieu des compétitions *« qui permet de rencontrer beaucoup de personnes et notamment des personnes handicapées. »* Puis, lors d'un forum des associations à Paris, elle discute escalade avec un président de club. C'est la révélation ! Elle commence ce sport en 2013. Trois ans plus tard, elle sera championne du monde. *« Ce sport demande beaucoup de physique et de mental. Escalader un mur est toujours un défi car ils sont tous différents. Il faut arriver en haut en utilisant uniquement les prises présentes. Cela demande de la réflexion pour trouver le bon chemin... »* Et cogiter, Lucie adore ça ; pour résoudre des équations ou pour chercher la bonne piste. *« Ce n'est pas un sport de vitesse, mais un sport de difficulté. »* L'escalade est une discipline complète qui sollicite les jambes, les bras et la tête. *« Mes mouvements sont différents des autres grimpeurs. Mon escalade est beaucoup plus en force car il faut compenser la perte de la jambe. À chaque fois que je dois déplacer ma jambe, je suis juste en appui sur mes deux bras. Ça fait beaucoup de tractions »,* explique la quintuple championne du monde : 2016 à Paris, 2018 à Innsbruck (Autriche), 2019 à Briançon, 2021 à Moscou et 2023 à Berne (Suisse).



Lucie Jarrige dans sa voie de finale à la coupe du Monde para-escalade à Innsbruck (Autriche) en 2023. Photo: Lena Drapell

« J'ai aussi neuf victoires en coupe du monde et j'irai certainement aux Jeux paralympiques lorsque la para-escalade sera devenue une discipline olympique. »

Pour rester au top, Lucie s'entraîne quasiment tous les jours, *« entre midi et deux, le soir et le week-end »*. Au programme : muscu, abdos, vélo et escalade. *« Je bouge beaucoup dans la région pour m'entraîner sur de nouveaux murs et des murs très hauts, de 17 à 20 mètres. Il n'y a pas partout. »* 20 mètres représentent six étages ! *« Avant, j'avais le vertige. À force, il s'estompe quand on voit qu'il ne se passe rien. Je suis tellement focalisée sur mes prises que j'en oublie le vide. »*. Pour l'heure, elle brigue une dixième médaille d'or en coupe du monde au mois de mai à Salt Lake City (États-Unis).

Lucie Jarrige au départ de sa compétition, en coupe du Monde para-escalade à Innsbruck (Autriche) en 2023. Photo : Jan Virt

Carole Ferriou, au cœur de la cible

Née le 7 novembre 1970, l'archère Carole Ferriou n'a certes pas grandi sur la terre lot-et-garonnaise mais elle en fut pourtant l'une des plus grandes ambassadrices à travers les continents qu'elle a traversés pour défendre l'équipe de France de tir à l'arc. Cette passion, toujours intacte, est née au centre de la France et plus précisément à Blois (Loir-et-Cher), là où Carole a vu le jour quatorze mois après sa sœur. Sa maman était employée dans le secteur agricole avant d'être couturière puis salariée dans la grande distribution. Son père, ancien employé d'EDF, est toujours aujourd'hui président du club de tir à l'arc Controis 41, qu'il a créé en 1996. C'est grâce à lui que Carole tombe très vite dans la marmite du tir à l'arc. « *Dès l'âge de 4 ans, je jouais avec mon petit arc et des flèches à ventouses. J'en collais partout alors mon père m'a rapidement inscrite dans le club où il pratiquait le tir à l'arc depuis ses 18 ans* », se rappelle Carole Ferriou, sacrée quatre fois championne du monde et deux fois vainqueur des Jeux mondiaux. Si sa grande sœur opta plutôt pour les sports de raquette et une carrière professionnelle dans le nucléaire (elle travaille aujourd'hui au centre d'études atomiques à Cestas en Gironde), Carole développe rapidement un esprit de compétition qu'il faut canaliser le temps que



DR

la ligue régionale du Centre crée les premières catégories de poussins et les premiers tournois. « *J'ai signé ma première licence à l'ADA de Blois en 1976. Étant la plus jeune, tout le monde s'occupait de moi et j'ai adoré cet esprit convivial de club familial que j'ai d'ailleurs retrouvé plus tard avec les Archers de Boé et le président Jean-Marie Tovo.* » Au début des années 1980, les premières compétitions sont synonymes de titres pour Carole Ferriou qui, après avoir gravi les échelons départementaux puis régionaux, remporte sa 1^{re} médaille d'argent au championnat de France à Brest en 1982 dans la catégorie benjamins. À cette période, elle vit à 100 % sa passion pour le tir à



DR



DR

l'arc et enchaîne les championnats de France disputés l'hiver en salle (d'octobre à février) puis en extérieur aux beaux jours. Sa motivation et son enthousiasme, ses titres et son esprit de compétition attirent très vite les regards des hautes instances du tir à l'arc français. C'est ainsi qu'en 1986, le sport devient une des priorités pour Carole Ferriou qui, à l'instar de nombreuses autres championnes, doit quitter le cocon familial à seulement 15 ans pour rejoindre un sport études... à Arcachon. Loin de sa région natale, ce premier contact avec la terre du Sud-Ouest ne durera qu'un an. Le temps pour Carole de se forger un caractère d'acier et de remporter sa première médaille de bronze par équipe sous le maillot de l'équipe de France en 1987. *« Quitter sa famille à 14 ans a été un sacré choc ! J'étais en seconde à Blois et je me suis retrouvée à Arcachon en 1^{re} scientifique avec deux entraînements quotidiens, des compétitions tous les week-ends suivis des championnats internationaux l'été. Je voyais peu ma famille et mes amis et les sorties étaient plus que limitées. Ma deuxième famille, mes amis, c'était le tir à l'arc, mais je n'ai aucun regret »*, confie la championne.

Si les DTN (Directions techniques nationales), dont l'une des missions



DR

est la détection de jeunes talents sportifs en France, n'existaient pas encore, le passage par les sélections nationales lui ouvre alors la porte de l'Insep (Institut national du sport, de l'expertise et de la performance). Après un an au bord de l'océan, Carole Ferriou prend la direction de Paris où elle restera neuf ans. Durant ces années, l'archère s'entraîne quotidiennement tout en passant les brevets d'État 1^{er} et 2^e degré ainsi que le diplôme du Capseps (Certificat d'aptitude au professorat d'éducation physique et sportive) pour être enseignante d'EPS, métier qu'elle exerce toujours. *« L'entraînement, c'étaient 200 à 400 flèches par jour avec des exercices adaptés, des footings, de la musculation et de la sophrologie, car la préparation mentale n'existait pas encore. »*

C'est à l'aube des années 1990 que Carole Ferriou va découvrir le Lot-et-Garonne en rejoignant



Dépt 47 - Xavier Chambelland



DR

l'ambitieux club des Archers de Boé dirigé par Jean-Marie Tovo. « *Un club avec une équipe de volontaires géniale et dont je ne garde que des bons souvenirs.* » Les premiers championnats de France par équipe voient le jour et les pensionnaires de l'Insep se verraient bien tirer ensemble sous un même maillot après s'être affrontées avec leurs clubs respectifs. C'est lors d'un championnat de France organisé à Boé que Carole Ferriou rencontre Jean-Marie Tovo et l'équipe dirigeante du club boétien. « *Boé était un club dynamique et novateur ! Son président partageait le même goût du défi. Il m'a proposé de venir épauler les jeunes et de disputer des compétitions de haut niveau par équipe, notamment le circuit national de la saison estivale.* »

Arrivée à Boé en 1993, Carole Ferriou y restera près de vingt ans et connaîtra de nombreux succès par équipe forgeant un lien sacré entre Boé et la championne auréolée de six titres mondiaux. Carole Ferriou profite de l'épreuve nationale de D1 qui se tient chaque année à Boé pour revenir dans ce département « *convivial, dynamique, accueillant, gourmand et qui bénéficie de nombreux atouts* ».

C'est donc tout naturellement que Carole Ferriou a accepté de défendre, à Paris en 2022, la candidature du club boétien afin d'accueillir des archers dans leur préparation olympique, une compétition qui lui laisse pourtant un goût amer. « *Mon plus grand regret est de ne pas avoir pu faire les JO. En 1992, j'étais trop jeune puis ce fut ensuite un mauvais concours de circonstances avec le Copeps en 1996 et mon départ de l'Insep pour me lancer dans la vie active. J'ai quand même eu la chance d'être consultante pour France TV et de commenter les derniers JO de Tokyo en 2021.* » Aujourd'hui, toujours au collège de Pechbonnieu (Haute-Garonne), établissement dans lequel elle a créé plusieurs sections sportives (athlétisme, rugby, tir à l'arc...), l'archère a mis fin à sa carrière internationale en 2012 mais continue de participer aux championnats de France et coupe d'Europe des clubs. Femme de défi (elle a participé au raid aventure du trophée Volvic en Auvergne et s'engagera avec 10 km des JO en août 2024 avec la FFTA – fédération française de tir à l'arc), Carole garde un lien étroit avec « *son club de Boé* » et le Lot-et-Garonne. Département dans lequel elle revient régulièrement pour rendre visite aux beaux-parents de sa sœur vivant dans le Villeneuvois. Depuis la fin de sa carrière de championne de haut niveau, elle se consacre à la transmission de ses connaissances et de sa longue expérience auprès des jeunes dans les établissements scolaires de la région toulousaine. Rigueur, précision mais aussi engagements physiques et développement personnel sont, pour elle, les maîtres-mots de sa pratique et de sa conception du sport.

Kathel Brageot, comme un oiseau

Kathel Boulanger est née le 26 décembre 1978 à Nancy en Meurthe-et-Moselle. Son père Gilles est entrepreneur en travaux publics et sa mère Ghislaine est hôtelière. Tous deux sont passionnés d'avion, à tel point qu'ils ont leur brevet de pilote privé, autrement dit ils sont pilotes amateurs. Et comme le hasard fait très bien les choses, ils peuvent s'adonner à leur hobby en traversant... la route ! En effet, l'hôtel « L'Orée du Bois » de Ghislaine se trouve juste en face de la piste de Vittel. Dans ces conditions, la jeune Kathel grandit avec et dans les avions. « *J'ai passé les premières années de ma vie dans un avion* », confie-t-elle. Son premier vol, elle l'effectue dans le ventre de sa mère ! Même enceinte, Ghislaine a continué de voler. Une fois la petite Kathel née, elle posait le couffin près d'elle pour prendre de la hauteur et tutoyer les nuages. Pas étonnant que la jeune fille ait voulu être pilote comme ses parents, « *une évidence* », mais pilote profession-

nelle. « *Pilote de ligne* », précise-t-elle. Les avions sont juste un peu plus gros... et les passagers plus nombreux. À partir de ce moment-là, elle a toujours gardé le cap sans jamais dévier de sa trajectoire.

Elle fait une scolarité classique à Vittel, puis à Nancy. À 14 ans, elle commence à prendre des cours de pilotage. Mais, elle doit attendre le jour de ses 15 ans pour s'envoler seule et obtient sa licence de pilote privé le jour de ses 17 ans. Elle est alors l'une des plus jeunes pilotes en France ! « *Lors de l'orientation au lycée, cela n'a pas été facile d'obtenir des informations sur le cursus à suivre pour être pilote de*



Championnat du monde à Silverstone, UK, 2009, DR



Kathel et son Xtreme 41, avion monoplace de voltige tout en carbone de construction allemande, véritable Formule 1 des airs, DR

ligne. Il n'y avait pas grand-chose sur la formation », se souvient-elle. Alors pour mettre toutes les chances de son côté, elle choisit la filière scientifique et passe un bac S. Le fameux bac, celui qui ouvre toutes les portes... Entre-temps, les portes de l'École nationale de l'aviation civile (Enac) se ferment. « La filière nationale arrête ses recrutements poussant l'Enac à réduire à zéro le nombre de places offertes

C'est là qu'elle découvre la voltige. À 21 ans en 2001, elle est copilote chez Air France. Elle se retrouve aux manettes d'un Boeing 737, dont la capacité varie entre 145 et 188 passagers. Son premier vol n'a été « que du bonheur. Un rêve qui se concrétise. J'étais faite pour ça ! J'ai travaillé pour et j'y suis arrivée ». Elle devient commandant de bord en mai 2018, l'année de ses 40 ans. Kathel est une femme comblée qui exerce un métier-passion que seules 7 % (et 3 % en tant que commandants de bord) de femmes exercent en compagnie.



A bord d'un Airbus 320, avec Mika son mari, DR

C'est donc à l'âge de 18 ans qu'elle découvre la voltige grâce « à un copain de promo de Montpellier qui en faisait en aéroclub ». Au départ, elle le suit comme passagère et le verdict est sans appel. « J'ai adoré ! J'ai adoré cette fantastique liberté. C'était incroyable d'arriver à faire ça avec un avion, de maîtriser la machine... » « Ça », ce sont les figures de voltige : des boucles, des rétablissements, des tonneaux, des renversements, des tombés et autres réjouissances qui mettent la tête à l'envers... « C'était grisant ! La voltige demande un gros travail. C'est l'école de la rigueur. Il faut ultra maîtriser son avion. » Elle s'inscrit alors en club « pour faire des heures de vol... pour avoir plus d'expérience pour ma formation de pilote. Au début, je ne voulais pas faire de compétition. Je ne suis pas compétitrice dans l'âme », affirme Kathel. Et pourtant ! Pour sa première compétition, elle monte sur la plus haute marche du podium. Kathel était lancée. Plus rien ne l'arrêtera après sa sélection en équipe de France en 2004. Son palmarès est remarquable : 5 fois championne de France (1999, 2007, 2008, 2009,

aux concours d'élèves pilotes de ligne. » Kathel se dirige alors vers une école privée de pilote à Montpellier : l'Esma. Après deux ans de formation, elle obtient son diplôme de pilote professionnel et diplôme théorique ATPL (pilote de ligne) à l'âge de 19 ans et les qualifications associées, comme celle d'instructeur. Pour parfaire son expérience et accumuler des heures de vol, elle continue de voler dans un aéroclub de Montpellier.

2010) et 3 fois vice-championne de France (2011, 2012, 2013), 1^{re} par équipe au championnat d'Europe de Suisse 2006, cinq fois médaillée et vice-championne d'Europe en Slovaquie 2012 et vice-championne d'Europe en République Tchèque 2010, vice-championne du monde en Espagne 2007, médaille de bronze au championnat du monde en Grande-Bretagne 2009, trois fois médaillée au championnat du monde en Italie 2011 et championne du monde par équipe, médaille de bronze en individuel aux USA en 2013. Elle arrête alors les compétitions pour fonder une famille avec Mikael Brageot, également voltigeur de haut vol, rencontré très tôt lors d'épreuves communes.

Aujourd'hui, Kathel participe à des meetings et organise, avec son mari et l'équipe de l'Aéroclub de Villeneuve-sur-Lot, l'aérofestival* depuis treize ans. « *En toute objectivité, c'est le meilleur meeting aérien de France* », s'enorgueillit-elle. Il faut dire qu'elle possède un sacré carnet d'adresses auquel il faut ajouter celui de son époux. « *Pour Mika, Villeneuve-sur-Lot est le centre du monde ! Je suis donc venue m'y installer il y a quatorze ans et nous avons décidé de créer une compétition à laquelle nous, en tant que pilotes, aimerions participer.* » Reconnu compétition officielle par la Fédération française aéronautique, l'Aérofestival a fait de Villeneuve « *la capitale nationale de la voltige aérienne* », dicit le président fédéral.

L'autre fierté du couple Brageot est Mattis, leur garçon de 9 ans qui se passionne pour l'automobile ! « *On est ravis. C'est fantastique qu'il soit*



DR

passionné et le fait qu'il ait choisi un autre domaine que le nôtre nous sort de notre zone de confort. On apprend en même temps que lui et puis, il n'y aura pas de mise en concurrence. » Concurrence qui n'a d'ailleurs jamais existée entre Kathel et Mikael. « *On voulait le mieux pour chacun de nous deux.* » Pour l'heure, Mattis fait du karting mais ambitionne d'être pilote de formule 1. Les chiens ne font pas des chats !

Entre deux vols longs courriers avec Air France, Kathel fait escale à Villeneuve. Elle apprécie ses moments de repos dans cette ville « *où il fait bon vivre* ». Elle en profite pour s'occuper de sa famille, pour voler sur son monoplace basé sur l'aérodrome de Rogé et pour rencontrer des jeunes lorsqu'on lui demande. Le 5 avril 2023, elle a évoqué, devant le Conseil départemental des jeunes, son métier de pilote de ligne, un métier dit « *genré* ». « *Il est important d'expliquer très tôt aux jeunes, garçon ou fille, tout ce qui existe en termes de métiers. Il faut leur dire que tout peut leur être accessible à partir du moment où ils en ont l'envie.* » Sa devise est d'ailleurs : « *Vivez vos rêves mais ne rêvez pas votre vie !* » Bientôt, elle reprendra les manettes de son airbus A 350 pour les quatre coins du monde. « *Il y a une forme d'excitation à voler. C'est faire ce que les oiseaux font, mais avec une machine* », conclut la pilote de ligne, championne du monde de voltige.

* Du 23 au 29 septembre 2024

Dates-clés
Les femmes sportives
au fil des siècles

Olympie, il y a 2000 ans Dans l'Antiquité, les femmes n'ont pas le droit de participer aux Jeux olympiques masculins. Les jeunes filles ont leur propres Jeux sur le site d'Olympie.

440 avant J.-C. Kallipateira est la première femme mariée à n'avoir pas été punie pour être entrée dans un stade. À la mort de son mari, elle prend en charge l'entraînement sportif de son fils.

396 avant J.-C. La princesse Kyniskade de Sparte devient la première championne olympique féminine en remportant la course de chars.

Vers 320 La mosaïque de villa romaine du Casale, à Piazza Armerina en Sicile, nommée *Les jeunes filles en bikini*, est une illustration précieuse (probablement des jeux de Rome de l'an 320).

1427 Une jeune femme nommée Margot La Hennuyère, venant du Hainaut (province de l'ouest de la Belgique), parvient à défaire presque tous ses adversaires masculins au jeu de paume (ancêtre du tennis).

4 juin 1784 Élisabeth Tible est la première femme à voler en montgolfière à Lyon.

1806 Sophie Armant Blanchard est la première femme aéronaute professionnelle.

1820 Signature à Londres du premier traité de gymnastique féminine : première pierre qui accorde officiellement une place à la femme dans le monde sportif.

24 août 1830 Première ascension féminine du Mont Perdu, 3 352 m dans les Pyrénées, par l'anglaise Anne Lister (1791-1840), avec le guide Jean-Pierre Charles.

3 septembre 1838 Le Mont Blanc, 4 810 m, est gravi par la Française Henriette d'Angeville.

1849 La militante américaine féministe Amelia Bloomer encourage le port du « boomer », un pantalon court surmonté d'une jupe. Il donnera les shorts-culottes aujourd'hui portés par diverses sportives, en athlétisme, au volley ou au tennis.

1895 Aux États-Unis, des règles ont été instaurées pour les joueuses : obligation de tirer les paniers avec une seule main et d'exercer trois dribbles maximum afin de rester gracieuses sur le terrain et interdiction d'arracher le ballon.

1896 Les premiers Jeux olympiques d'Athènes se sont ouverts sans les femmes, le baron Pierre de Coubertin s'étant opposé à toute participation féminine.

1900 Les Jeux olympiques sont organisés dans le cadre de l'exposition universelle de Paris, 22 femmes y sont admises. La joueuse de tennis britannique Charlotte Cooper devient la première championne olympique en simple dame.

1905 L'australienne Annette Kellerman, pionnière de la natation féminine, invente le maillot de bain, sorte de combinaison moulante qui lui dévoile les bras et les jambes. Son arrestation en 1907 pour indécence n'y changera rien, le maillot de bain une pièce était né et les femmes s'en emparent.

Juin 1910 Malgré des débats houleux et de nombreuses réticences, le CIO (Comité international olympique) vote l'admission d'épreuves de natation et de plongeon pour les femmes.

1912 Pierre Payssié, champion du monde de gymnastique artistique en 1903, fonde avec un groupe de femmes un club omnisports exclusivement féminin « le Fémina sport ».

1917 Premier match de football féminin en France. Il sera très rapidement interdit dans l'Hexagone sous le régime de Vichy ainsi qu'en Angleterre (jusqu'en 1971). Alice Milliat, co-fondatrice et présidente en 1919 de la Fédération des sociétés féminines sportives de France, prononce ces mots : « *Le sport féminin a sa place dans la vie sociale au même titre que le sport masculin* ».

1920 Suzanne Lenglen est la première star internationale du tennis. Elle ouvre la voie aux femmes en portant des jupes au-dessus des genoux afin de faciliter les mouvements. À partir de des Jeux d'Anvers, la progression de la participation des femmes s'accroît régulièrement.

31 octobre 1921 Alice Milliat fonde la Fédération sportive féminine internationale (FSFI) à Paris. Elle en prend la présidence et organise le premier meeting international féminin à Monte-Carlo.

20 août 1922 L'aventure se poursuit avec les premiers JO féminins qui accueillent les meilleures athlètes de cinq pays : France, Angleterre, États-Unis, Suisse et Tchécoslovaquie.

Quatre éditions au total seront organisées (1926, 1930 et 1934) avant de disparaître dans le contexte de la crise économique des années 1930 et sous la pression du CIO et de la Fédération internationale d'athlétisme.

1926 Suzanne Lenglen, au sommet de sa carrière de tenniswoman avec 241 titres et plus de 98 % de victoire, signe plusieurs contrats qui font d'elle la première femme professionnelle de toute l'histoire du sport.

6 août 1926 Gertrude Ederle est la première femme à traverser la Manche à la nage en 14 h 39, dans une eau à 16 degrés, elle bat de près d'une heure le record détenu trois ans plus tôt par un homme, l'italien Sebastian Tiraboschi.

1928 Aux JO d'Amsterdam, poussé par la FSFI (Fédération sportive féminine internationale), le CIO, malgré l'hostilité de Pierre de Coubertin, autorise les femmes à disputer des épreuves de gymnastique et cinq épreuves d'athlétisme : 100 m, relais 4 x 100 m, saut en hauteur, lancer du disque et le 800 m. L'épreuve de demi-fond remportée par l'allemande Lina Radke suscite la controverse. Le CIO et la presse déclarent le spectacle « affligeant » et soutiennent que la constitution des femmes est trop fragile pour de telles distances. Dès lors, le CIO interdit les courses supérieures à 200 m aux femmes. Le 800 m féminin sera de nouveau au programme officiel en 1960.

Virginie Hériot, seule femme engagée dans les épreuves de voile dans ces JO devient championne olympique.

1948 4 104 athlètes dont 390 femmes participent aux JO de Londres. Les sportives n'ont pas le droit de participer à plus de trois épreuves en individuelle. Micheline Ostermeyer devient la première championne olympique française dans une discipline d'athlétisme, le lancer de disque.

1952 Aux JO d'Helsinki, pour la première fois, l'épreuve olympique de dressage est ouverte aux civils et aux femmes. La Danoise, Lis Hartel, atteinte de la polio, n'a plus l'usage de ses jambes sous les genoux. Son handicap ne l'empêche pas de décrocher la médaille d'argent, sous les regards médusés des autres concurrents et spectateurs qui la voient recourir à de l'aide pour monter et descendre de Jubilee, son cheval.

À partir des années 1960, les sportives bénéficient d'une plus grande couverture médiatique, marquée néanmoins par une forte stigmatisation faisant souvent référence à leur apparence, leur âge ou leur vie de famille. Bien que les sportives de haut niveau bénéficient aujourd'hui d'une visibilité accrue, les disparités entre les femmes et les hommes demeurent tant par la qualité que par la quantité des couvertures presse produites.

1964 L'australienne Betty Cuthbert est la première athlète de l'histoire, homme et femme confondus, à décrocher les titres olympiques sur 100 m, 200 m et 400 m. Premières médailles françaises en ski alpin aux JO d'hivers à Innsbruck, avec Marielle et Christine Goitschel.

19 avril 1967 Alors que le marathon est interdit aux femmes, l'étudiante Kathrine Switze s'inscrit à celui de Boston en utilisant ses initiales : K. V. Switzer. Bien que disqualifiée au 6^e kilomètre, elle réalise l'exploit en franchissant la ligne d'arrivée en 4 h 20. Il faudra attendre les JO de Los Angeles en 1984 pour que l'épreuve du marathon soit ouverte aux femmes.

1968 Christine « Kiki » Caron est désignée porte-drapeau de la France aux Jeux de Mexico.

1973 Les gains sont les mêmes pour les femmes et les hommes à l'US Open grâce à la tenniswoman Billie Jean King. Il faudra attendre 2000 pour que cela soit le cas sur l'Open d'Australie et 2007 pour Roland Garros et Wimbledon.

1981 Deux femmes sont élues pour la première fois membres du CIO : Flor Isava Fonseca (Venezuela) et Pirjo Häggman (Finlande). Le CIO était jusqu'alors exclusivement masculin. En 1990, Flor Isava Fonseca devient la première femme membre de la commission exécutive du CIO.

1984 Les épreuves féminines de cyclisme sur route sont au programme des JO de Los Angeles, puis sur piste en 1988 lors des Jeux de Séoul.

La nage synchronisée, la gymnastique rythmique et le marathon sont également ajoutées au programme olympique féminin.

La marocaine Nawal El Moutawakel remporte l'or au premier 400 m haies féminin de l'histoire des Jeux olympiques. Elle devient membre du CIO en 1998, membre du bureau exécutif et vice-présidente en 2012.

1991 Désormais, tout sport souhaitant être inclus au programme des JO doit obligatoirement comporter des épreuves féminines.

1992 Athlète algérienne, spécialiste du demi-fond, Hassiba Boulmerka est la première à rapporter un titre olympique dans son pays, lors des Jeux olympiques de Barcelone. Menacée à plusieurs reprises par des extrémistes, elle est un symbole du sport féminin dans un pays arabe.

1995 Création du groupe de travail « femmes et sport » qui devient en mars 2004 la commission Femme et sport du Comité. Son rôle est de conseiller la commission exécutive sur la politique à mener afin d'accroître la participation féminine dans le sport à tous les niveaux.

1996 3 626 femmes participent aux JO d'Atlanta. Première Conférence mondiale sur la femme et le sport du CIO à Lausanne en Suisse.

La joueuse égyptienne de handball Hana Eid est forcée de subir un test de féminité aux Jeux panafricains afin de prouver qu'elle est une femme.

1997 Anita L. De Frantz est la première femme à être élue vice-présidente du CIO.

Deuxième Conférence mondiale du CIO sur la femme et le sport à Paris : « *Le mouvement olympique doit réserver aux femmes, pour fin 2005, au moins 20 % des postes dans toutes ses structures ayant un pouvoir de décision* ».

Les Trophées du CIO Femme et Sport sont décernés pour la première fois. Ils sont destinés à promouvoir et récompenser l'action des femmes dans le sport.

1998 Premiers éléments de politique générale en faveur de l'accès des femmes au sport dans les prises de position et discours de Marie-Georges Buffet, alors ministre des Sports.

2000 Création du réseau EWS (réseau européen « Femmes et sport ») et première conférence européenne « Femmes et sport » à Helsinki.

Création, à Paris, de l'association Fémix'Sports « Femmes Mixité Sports » avec pour objectif principal de promouvoir et défendre l'accès des filles et des femmes à toutes les pratiques sportives, à tous les rôles et métiers à tous les niveaux hiérarchiques de l'organisation du sport.

2004 La conférence européenne « Femmes et sport » se réunit pour la 3^e fois à Paris, après Berlin en 2002. La présidence est confiée à la France.

2007 Le CIO modifie sa Charte olympique afin de garantir l'égal accès des femmes dans tous les sports.

2012 La cinquième Conférence mondiale du CIO sur la femme et le sport émet deux recommandations :

- réexaminer le nombre minimum de femmes occupant des postes dirigeants,
- développer son propre programme sur la parité hommes/femmes.

Nawal El Moutawakel est élue vice-présidente du CIO. C'est aussi la première femme à présider une commission d'évaluation. Claudia Bokel est élue présidente de la commission des athlètes (et membre de la commission exécutive du CIO). Angela Ruggiero est nommée présidente de la commission de coordination des JO de la jeunesse d'hiver de Lillehammer.

2013 Pour la première fois, quatre femmes, soit 26,6 % des membres, siègent à la commission exécutive du CIO.

24 janvier 2014 1^{re} journée internationale du sport féminin.

2018 À 24 ans, la Turque Sevda Altunoluk surpasse tous les autres joueurs et joueuses de goalball de la planète. Avec un total de 46 buts marqués lors du Championnat du monde, la jeune femme prouve que dominer le monde n'est pas une question de genre.

Lors des Jeux olympiques et paralympiques de Pyeongchang, le 13 février, la directrice générale de l'Unesco, Audrey Azoulay, interpelle les médias pour une couverture médiatique plus équitable des athlètes féminines.

2023 le sport féminin pèse moins de 5% des retransmissions TV. Des disparités existent selon les sports diffusés.

2024 Paris 2024 annonce une parité parfaite sur les 10 000 athlètes sélectionnés. 13 % de participants aux JO de Tokyo en 1964, 23 % à Los Angeles en 1984, 34 % à Atlanta, 44 % à Londres en 2012, 45 % à Rio en 2016.

Sources

- Kiara Zago, l'étoile montante du rugby féminin venue d'un petit village du Sud Gironde, in *Le Républicain*, 30 décembre 2023
- Le Néracais bien représenté chez les cadettes du SU Agen, in *Le Petit bleu*, 7 juin 2023
- Les sœurs Tregouët ont fait le top 100, in *Le Petit bleu*, 25 janvier 2024
- Les quatre mousquetaires du SU Agen en équipe de France, in *Sud-Ouest*, 10 avril 2023
- Lili Dezou sacrée championne d'Europe avec les Bleues, in *Le Petit bleu*, 18 juillet 2023
- Alana Tregouët part en stage avec les U18, in *La Dépêche du Midi*, 3 novembre 2023
- « Je ne réalise rien du tout », la saison au plus-que-parfait de la Néracaise Aëlig Tregouët, in *La Dépêche du Midi*, 4 août 2023
- Aëlig Tregouët avec l'équipe de France à VII, in *La Dépêche du Midi*, 30 juin 2023
- Aëlig Tregouët, une Mushunets qui assure les arrières des cadettes du SU Agen, in *Sud-Ouest*, 8 juin 2023
- Après le titre des cadettes du SU Agen : « une expérience géniale » pour l'arrière Aëlig Tregouët, in *Le Petit bleu*, juin 2023
- Marie Lefrançois, originaire de Castelmoron-sur-Lot, sacrée championne de France et d'Europe cette saison, in *Sud-Ouest*, 29 juillet 2023
- Toutes les planètes de l'ovale sont alignées pour Marie Lefrançois, in *Le Petit bleu*, 25 juillet 2023
- Trophées du rugby amateur de Lot-et-Garonne : Maya Grat, un talent brut au parcours particulier, in *Le Petit bleu*, 13 octobre 2022
- Maya Grat et Aëlig Tregouët au top 50 à Soustons, in *La Dépêche du Midi*, 9 mars 2023
- Deux joueuses de l'Albret en stage avec l'équipe de France, in *La Dépêche du Midi*, 29 décembre 2022
- C'est exceptionnel : trois joueuses du SU Agen ont réalisé le grand chelem avec l'équipe de France U18, in *Le Petit bleu*, 26 avril 2023
- La lot-et-garonnaise Kiara Zago va fêter sa première sélection avec l'équipe de France à seulement 18 ans, in *La Dépêche du Midi*, 25 octobre 2023
- La jeune Kiara Zago vise le XV de France et le titre avec les U18 du SU Agen, in *Le Petit bleu*, 26 octobre 2022
- La capitaine des cadettes du SU Agen, Kiara Zago, garde toujours les pieds sur terre avant la finale, in *Sud-Ouest*, 9 juin 2023
- L'école de rugby à l'affiche avec Kiara Zago, in *Le petit journal*, 31 octobre 2022
- Ce n'était pas une première de rêve pour la Lot-et-garonnaise Kiara Zago battue avec la France face à l'Australie, in *La Dépêche du Midi*, 29 octobre 2023
- Assia Khalfaoui (Lionnes) : on espère que ce stade va continuer à nous porter chance !, in *Sud-Ouest*, 22 février 2023
- La Cassipontine Assia Khalfaoui championne de France, in *Journal municipal de Pont-du-Casse*, juin 2023
- Assia Khalfaoui : on va y aller étape par étape, in *Rugbyrama*, 26 mars 2023
- Assia Khalfaoui honorée par sa ville, in *La Dépêche du Midi*, 18 juillet 2023
- Assia Khalfaoui (Stade bordelais) : « une immense fierté de jouer une finale à Sainte-Germaine », in *Rugbyrama*, 3 juin 2023
- La cassipontine Assia Khalfaoui titulaire pour la petite finale, in *Sud-Ouest*, 10 novembre 2022

- La lot-et-garonnaise Assia Khalfaoui sera titulaire face à l'Italie, in *La dépêche du Midi*, 24 mars 2023
- Montserrat Amédée sélectionnée avec l'équipe de France de rugby à VII, in *La dépêche du Midi*, 6 janvier 2023
- Montserrat Amédée et Lili Dezou avec les Bleues, in *Le petit bleu*, 29 mars 2023
- Montserrat Amédée et Mathieu de Carli récompensés aux oscars du sport de Lot-et-Garonne, in *Sud-Ouest*, 22 janvier 2019
- France 7 féminin soigne sa préparation contre les Black Ferns 7s, in <https://www.world.rugby/news/>, 10 janvier 2023
- Montserrat Amédée, la fiancée de l'ovalie, in *Ancrage* n°54, octobre 2015

Wikipédia

- <https://www.egaleaction.com/historique-femmes-et-sport/>
- <https://beep.ird.fr/collect/inseps/index/assoc/MO02-13.dir/MO02-13.pdf>
- <https://storymaps.arcgis.com/stories/f8dcc0930863489fa30dc34558cb10de>
- <https://www.lamedecinedusport.com/sports/histoire-de-la-femme-du-mouvement-olympique/>
- https://cnosf.franceolympique.com/cnosf/fichiers/File/CNOSF-CultureEducation/femmesetsport_all.pdf
- <https://olympics.com/fr/infos/a-amsterdam-en-1928-lina-radke-est-la-premiere-championne-olympique-du-800-m-mai>
- <https://www.paris2024.org/fr/parite/>
- https://www.level-addict.com/articles/170_La-place-des-femmes-dans-le-sport.html
- <https://fr.wikipedia.org/wiki/Kallipateira>
- <https://www.lamedecinedusport.com/sports/histoire-de-la-femme-du-mouvement-olympique/>

Remerciements

Nous tenons à remercier Laurent Marchès, Stéphanie Hutrel, Jérôme Millet, Maxime Mazzaresse et Virginie Quintard pour leur précieuse collaboration.

Cette publication est le tome 4 de la collection
Femmes lot-et-garonnaises...

Tome 1 : *Femmes lot-et-garonnaises citoyennes engagées*

Tome 2 : *Femmes de lettres*

Tome 3 : *Femmes artistes*

Éditeur : Archives départementales de Lot-et-Garonne
3, place de Verdun, 47000 Agen
05 53 69 42 67
Mars 2024

Directeur de la publication : Stéphane Capot
Co-rédaction en chef : Sandrine Tadiello et Sandrine Lacombe
Rédaction : Sandrine Lacombe, Sandrine Tadiello et Mathieu Dal Zovo
Photo de couverture : Anaëlle Anglais © asseofficiel
Conception / maquette : Dclics, Le Passage d'Agen
Impression : IGS - Graphic Sud, Sainte-Colombe-en-Bruilhois
1 000 exemplaires

